

■ **Des titres nés dans la tourmente**

La commémoration du centenaire de la guerre 14-18 a commencé depuis plusieurs mois un peu partout. Les éditeurs avaient d'ailleurs devancé depuis longtemps la présentation du programme officiel par le président de la

République. Bien avant novembre, les librairies regorgeaient d'ouvrages sur la Grande Guerre, et la production ne semble pas se tarir. Un peu partout, les conférences se multiplient. Quant à la presse, elle n'est pas en reste avec de nombreux suppléments. Pour sa part, la Société des Amis de Panckoucke continue son étude de quelques périodiques édités pendant la Grande Guerre, commencée avec son numéro de décembre.

Si en territoires occupés, la grande presse s'est tue, l'occupant publie des titres pour ses propres troupes. Après une étude fournie sur les journaux de tranchées français lors de sa dernière livraison, *L'abeille* s'arrête cette fois sur deux périodiques édités par l'occupant dans la région. Dans cette guerre de propagande, elle s'intéresse particulièrement à l'illustration dans la *Liller Kriegszeitung*. L'occupant suscite également la publication de bulletins officiels à destination des civils, c'est ici une présentation du *Bulletin de Roubaix*. Parallèlement, quelques occupés, clandestinement, cherchent à fortifier le moral de leurs concitoyens en leur apportant des nouvelles venues de France, en leur servant de guide devant un occupant qui multiplie les humiliations. Documents retrouvés dans les archives à

l'appui, *L'abeille* démontre aussi que si l'aventure de *L'Oiseau de France* fut exemplaire par son organisation, sa longévité, ... d'autres tentatives de presse clandestine eurent lieu dans le Nord-Pas-de-Calais. Enfin des études comme la montée des périls vue par la presse douaisienne, sur l'initiative d'un prêtre catésien pour informer les « réfugiés » de sa ville

complètent ce numéro qui, nous l'espérons, suscitera autant d'intérêt que le précédent. La reproduction d'un article d'Albert Londres entrant dans Cambrai avec les Alliés est particulièrement édifiant sur l'état de beaucoup de villes de la région après le départ de l'occupant.

J.-P. V.

La Liller Kriegszeitung et ses dessins...

par Bernard GRELLE

La Liller Kriegszeitung (LKZ dans le texte) est parue à Lille du 8 décembre 1914 au 27 septembre 1918¹, sur les presses de L'Écho du Nord réquisitionnées par l'armée allemande. Ses 479 numéros contiennent plus d'un millier de dessins, illustrations ou dessins humoristiques, qui permettent de brosser l'état d'esprit – officiel, puisque la censure et l'autocensure étaient omniprésentes – de l'armée allemande². Tous les dessins cités ci-dessous en sont extraits, sauf mentions contraires³.

Imprimée dans une ville à l'arrière du front, par une équipe spécialement dédiée, la *LKZ* se préoccupe peu de la vie quotidienne des soldats. Alors que les dessins à propos de la boue, des poux et des rats dans les journaux allemands et français lisibles sur le site de la BDIC auraient pu faire seuls l'objet d'un article, les poux sont absents et la boue ou les rats sont à peine évoqués dans la *LKZ*. On y voit plus de soldats au repos que de combattants, des soldats qui vivent dans une campagne flamande idyllique, dans des abris qui ressemblent à de petites villas, ou bien sûr, en ville. La *LKZ*, contrairement à ses confrères, est beaucoup plus « politique », plus « intellectuelle ». Aussi prendra-t-on quelques dessins dans d'autres journaux allemands ou français pour illustrer certains propos.

LA GUERRE

Tous sont partis la fleur patriotique au fusil si l'on en croit la presse, en criant « *À Berlin* » ou « *Nach Paris!* » Mais faut-il croire la *LKZ* du 7 mars 1915, quand elle affirme que le rêve du soldat mourant est de se voir décerner la Croix de fer? Et la guerre est-elle si évidente pour tous, Allemand ou Français⁴? *Brise d'entonnoir*, en octobre 1916, est plus dubitatif. Un Poilu lit un quotidien, et se gratte la tête : « Qu'est-ce que c'est donc ça... c'te guerre?... c'kronprinz?... c'kaiser?... ces krosques?... Qu'est-ce que c'est donc tout ça ? »

Les armements modernes

Les guerres balkaniques avaient laissé deviner le cataclysme qui allait suivre. Nul, cependant, ne s'attendait à un déploiement de matériel aussi formidable et aussi nouveau que celui qu'entraîna la Première Guerre mondiale.

Sous l'impulsion de Guillaume II, l'Empire, voulant contrer la supériorité maritime de l'Angleterre, développa sa marine de guerre. Dans l'édition du 13 mai 1918, un dessin affirme d'ailleurs qu'il n'y aura pas de liberté des mers tant que l'Angleterre aura la supériorité navale. Les sous-marins, les *U-Boote*, firent l'orgueil de cette marine, et on les trouve souvent dans les dessins. Ils ont pour tâche de couper les communications entre l'Angleterre et la France, d'empêcher le ravitaillement de l'Angleterre par les Américains et, en 1918, de freiner l'arrivée des soldats *Yankies* : « Pas trace des Américains, je ne vois toujours que des U-Boote », dit John Bull muni de sa longue vue (12 II 1918). Dans un dessin en deux cases, Wilson se réjouit au départ de navires

édito



La Liller Kriegszeitung et ses dessins...



La guerre sous-marine vue par la Liller Kriegszeitung.

vers l'Angleterre et Churchill fait la grimace à l'arrivée : les navires ont été coulés. Le 24 juillet 1916, la *LKZ* montre John Bull les pieds dans l'eau cherchant l'ennemi à la longue vue ; un sous-marin fait surface entre ses jambes. Le 2 mai 1917, un navire nommé *Britannia* a une énorme brèche au flanc ; les rats quittent le navire ; à l'arrière-plan, un sous-marin : l'Angleterre est en mauvaise posture !

Des ballons captifs avaient déjà été utilisés par les Français pendant la guerre d'Italie en 1859 pour surveiller les positions ennemies. Nadar avait même prêté son concours. Mais les dirigeables allemands, beaucoup plus dangereux, sont une véritable arme, au rayon d'action plus important que les avions. Ces dirigeables vont effectuer 131 missions de bombardement sur Londres, et quelques-unes sur Paris. Un dessin montre John Bull, en triton, ses enfants s'amusant avec des bateaux-jouets ; il se croit protégé par un blocus ; mais une escadre de « mouettes » (des dirigeables) apparaît dans le ciel (4 IV 1916). La *LKZ* attribue une partie des succès allemands sur mer aux dirigeables. Le 25 octobre 1916, le journal montre l'Angleterre, trident à la main debout sur une île minuscule tandis que des navires de guerre coulent tout autour de son perchoir ; dans une deuxième image, l'homme au trident est à l'eau, accroché à son île survolée par une flotte de zeppelins. Et cette simple légende pleine d'ironie : « Le maître des mers ».

Si les avions avaient été utilisés comme engins de reconnaissance d'abord, de bombardement ensuite par les Italiens en Lybie, ils sont de plus en plus présents dans les combats. Le *Bacillus Verus* n° 12 propose en couverture un avion allemand piloté par la mort ; une bombe retenue par une chaîne à l'extérieur de l'appareil, est prête à être larguée. Le dessin s'intitule simplement « *Mors avis* = oiseau de mort ». Ces engins de mort se perfectionnent sans cesse : véritable système de bombardement, mitrailleuse tirant à travers les pales de l'hélice... Et puisque le danger vient aussi du ciel, on invente les armes anti-aériennes (16 IX 1917). Bien entendu les Allemands n'oublient pas de rappeler les bombardements anglais. Grand'place de Lille, un avion vole dans le ciel, personne ne bouge : c'est un aéroplane allemand. Un avion anglais arrive, c'est la panique (12 VI 1915). Le *Vogesenwacht* daté du 8 février 1918 reprend la même idée mais la scène se passe en Alsace.

Les masques, protection contre les gaz, malgré l'inhumanité de cette nouvelle arme (mais existe-t-il des armes humainement acceptables ?), ont donné lieu à de nombreuses plaisanteries, identiques chez tous les belligérants. Côté français, ce « portrait de notre copain X à l'attaque de Z » (Cf. n° 25 de *L'Abeille*). Côté allemand, deux fantassins tombent dans les bras l'un de l'autre : masqués, ils ne s'étaient pas reconnus (15 III 1917) ; une tête masquée en couverture de *Die Sappe* (n° 33) dit : « C'est moi, tu m'reconnais pas ? » Il n'est pas jusqu'aux animaux qu'il faut « masquer », ainsi cet attelage de transport de munitions représenté dans la livraison du 13 avril 1918 de la *LKZ*. Même le lièvre de Pâques porte un masque le 11 avril 1917.

Les tanks font leur apparition pendant cette guerre. Mais ils sont faciles à vaincre, si l'on en croit la *LKZ*. Le tank anglais, flanc percé, brûle seul dans la plaine en mars et juillet 1917 (1 III et 16 VIII 1917). Et puis il y a les grenades et les mines. Et les lance-flammes ; mais peu de dessins humoristiques sur ce sujet. Ces engins terrifiants ne prêtent pas à rire.

■ L'ennemi

Des deux côtés, on ironise sur les adversaires. La *LKZ* utilise beaucoup de métaphores, notamment animalières : un lion représente l'Angleterre, un ours la Russie, un coq la France, un aigle l'Empire allemand. Mais l'Anglais est aussi caricaturé sous les traits de John Bull, souvent accompagné d'un bulldog, ou d'un triton ; la France est symbolisée par Marianne ou un soldat avec un uniforme de 1870. Ainsi la victoire des Allemands sur les Anglais à Cambrai, en novembre 1917, est représentée par un lion blessé et saignant, tête basse, survolé par un aigle à deux têtes triomphant (2 XII 1917).

Marianne est malade. Elle souffre d'une « anglicite », mais le médecin a une poudre allemande qui peut l'aider (13 I 1915). L'attelage franco-anglais se prête à toutes les railleries : Marianne et l'Angleterre, un squelette en habit, sont côte à côte, quand la jeune femme, désabusée, lâche : « Et dire que je suis mariée avec un gars comme ça ! » (18 X 1915). Les hommes politiques anglais et français ne sont pas mieux lotis : Clémenceau souffle, devant le peuple parisien, des bulles de savon dans lesquelles apparaissent un avion, un bateau, un soldat américain ; celle qui contient un combattant italien vient d'éclater (13 VII 1918).



John Bull l'innocent : « un conte pour les pays neutres » qui seraient tentés de s'engager du côté de l'Angleterre.

Les Français sont de piètres combattants : la *LKZ* dessine le rêve de paix d'un soldat des avant-postes français : échanger son uniforme contre un cos-

La Liller Kriegszeitung et ses dessins...

tume civil (14 II 1916). Les Anglais sont des va-t-en-guerre. Ce sont le véritable adversaire, menant Français, Italiens, Russes, Roumains ou Japonais par le bout du nez, pour affermir leur emprise sur le monde, et s'enrichir. Un dessin parmi d'autres en témoigne : John Bull, enfant, se désintéresse des pantins roumain et italien ou de l'ours russe, occupé qu'il est à faire valser la France, un autre pantin habillé en danseuse (23 I 1917). La guerre, pour l'Angleterre, n'est qu'une affaire commerciale : «Dieu sauve l'argent!», s'écrie John Bull, un énorme sac d'or entre les bras, tandis que les alliés se noient (7 IX 1915). De très nombreux dessins associent l'Angleterre, la guerre et l'argent, avant que l'Amérique ne la rejoigne dans ce domaine. La *Kriegszeitung der I. Armee* publie un dessin où l'on voit Wilson à la barre d'un petit canot, armé d'un canon, hissant une voile marquée du signe £, éperonné par un sous-marin, avec pour légende : «Alors que Wilson arrive au milieu de l'océan, un gros U-Boot lui a rentré dedans.» Les Anglais sont aussi des combattants perfides : un soldat anglais affirme vouloir conduire Français et Russes au combat, mais se cache derrière un mur, se disant qu'on trouve toujours des imbéciles pour monter à l'assaut (16 IV 1915). Ces Anglais n'ont aucun souci des civils français : une mère et sa fille, jetées à la rue, regardent leur maison réquisitionnée par les services anglais (30 III 1917). Les Anglais, qui s'affirment champions de la démocratie, sont en fait un peuple oppresseur. De nombreux dessins s'ingénient à le prouver. Un fantassin anglais, la tête couronné d'une auréole, faite de serpents, veille sur une Irlande plantée de potences garnies, sur des Hindous étiques, mourant de faim, sur une Grèce attachée au pilori, sur une veuve du Transvaal, son bébé dans les bras. Autant d'images symboliques de «la paternelle protection anglaise» (5 avril 1916). D'ailleurs les Anglais ignorent les traités internationaux régissant le droit des peuples : la scène se passe dans un bureau londonien : «Qu'on m'apporte les accords internationaux sur le droit des peuples», ordonne John Bull à qui on répond : «Vous me les avez déjà demandés, Mr John, mais nous ne les avons pas dans notre bibliothèque». Et en plus, ils



La paternelle protection anglaise... et ses maux, là où elle règne.

sont perfides. Lorsque les Allemands lancent leurs *U-Boote* dans la guerre sous-marine à outrance pour arrêter le flux de matériel et de munitions arrivant des États-Unis, les Anglais, affirme la *LKZ*, vont se cacher derrière la Croix-Rouge. Le 1^{er} juillet 1917, John Bull gouverne un voilier rempli à ras bord de sacs gonflés de dollars; la légende dit «John Bull et l'or américain, la cible de nos sous-marins pour cette nouvelle année»; la voile est ornée d'une immense croix rouge. Cette idée est reprise le 1^{er} juillet 1917 : des soldats anglais chargent des obus dans un bateau-hôpital. Déjà, Le 19 septembre 1915, une vignette montrait un navire armé par la «clique britannique» (Français, Américains et Anglais) arborant le pavillon de la Croix-Rouge, un canon sur le pont. Selon la *LKZ* du 27 octobre 1917, John Bull a enfin trouvé un moyen de se protéger : il peint une immense croix rouge sur l'Angleterre. Tous ces dessins répondent aux accusations d'inhumanité lancées contre les *U-Boote* coulant des navires hôpitaux, conséquence de la guerre sous-marine totale.

L'Italien est le plus souvent affublé comme un bandit calabrais, armé d'une escopette et coiffé du chapeau à plumet des *bersaglieri*. C'est un piètre combattant. Après la bataille de Caporetto, le roi d'Italie implore : «Cadorna, Cadorna,

Italienische Kriegsberichte



25. Mai: Viva la guerra!



5. Juni: Avanti!



10. Juni: Maledetto, Tor aus Heisen!



15. Juni: Schlechtes Wetter!



15. Juni bis 15. September: Corpo di sacco! Borco Austria-co siefst wirklich!
Anton Schmitz Hammer, München

Le courage des soldats italiens en quelques images.

La Liller Kriegszeitung et ses dessins...

rends moi mes légions⁵!» Le 21 juin 1918, John Bull soupire, un tout petit Italien est accroché des deux mains à un de ses mollets; les troupes italiennes viennent pourtant d'arrêter les Autrichiens (bataille du Piave). Mais ils n'ont pas poursuivi leur avantage, une faute due à leur manque de courage, selon la LKZ.

La force de l'armée russe est diversement appréciée par les deux camps. Les journaux allemands tentent de rassurer leurs lecteurs. Les Russes sont nombreux, mais ils n'ont aucune envie de se battre. La légende d'un dessin du 4 février 1915 proclame: «Le véritable soldat russe ne veut pas la révolution. Le véritable soldat russe préfère être prisonnier des Allemands⁶.» Ce thème revient souvent, les prisonniers russes, heureux de l'être, sont toujours en train de manger, comme le laisse entendre le dessin «Nos hôtes russes» du 28 mai 1916. Les journaux français, au contraire, préfèrent voir le rouleau compresseur russe: «Au secours, Guillaume! s'écrient les soldats allemands en s'enfuyant, Ils ont réparé leur rouleau!» (*Le Gafouilleur*, juin 1918). Pourtant il y a bien longtemps que ce rouleau a fait marche arrière, si l'on en croit la LKZ du 18 juillet 1915.

Les journaux allemands essayent-ils d'introduire un coin entre les Alliés? C'est peu probable puisque ces journaux sont rarement lus par leurs ennemis, sauf par hasard (28 II 1915). Il est plus vraisemblable qu'ils essayent de rassurer leurs lecteurs en leur montrant la supposée fragilité des Alliés. Exemples: le Russe, le Français et l'Anglais jouent aux cartes. Le Russe tient une carte de son pied nu, le Français se réjouit: le Russe n'a plus d'atout, et l'Anglais sait que ses adversaires trichent. Mais il triche mieux qu'eux! Sur un fond de ruines, un squelette, vêtu en Écossais, joue de la cornemuse devant la France, couchée sur un sofa pour une «Invitation à la valse» (28 IX 1916). La Révolution russe est pain béni pour les journaux allemands; elle affaiblit d'autant l'ours russe. La LKZ (23 XI 17) montre un poteau indicateur. Une corde permet de faire se lever des signes affichant l'un Lénine, d'autres Kerenski, ou Kornilov, ou Milioukov, à Saint-Petersbourg. Une bataille confuse se déroule autour du poteau pour s'emparer

de la corde et faire monter le nom d'un des candidats. Mais surtout la révolution va amener les bolcheviks à demander une paix séparée au grand dam des Alliés. Le 21 septembre 1918, le journal ironise: le Russe, blessé, marche avec des béquilles. L'Anglais le houspille, Marianne le cajole: «Ivan, encore une offensive!»



Un avertissement aux Américains qui débarquent en Europe.

Il semble que les journaux allemands n'aient jamais cru à la neutralité des Américains. Dès le 1^{er} février 1915, La LKZ publie un dessin légendé «Boum boum! Entrée en scène des sauvages contre les barbares allemands». Les sauvages en question, introduits par un soldat anglais, sont un Turc, un Roumain, un Hindou, un noir, un Japonais, un Russe (avec knout et vodka), et un indien avec sa coiffure de plumes. Cet indien américain revient à plusieurs reprises dans les dessins de la LKZ. Par exemple le 29 avril 1917, à propos de Wilson, le journal note: «Dès qu'il enlève son masque de paix, on voit l'indien», sous-entendu le sauvage, de plus, servi, ici, par un esclave noir. Le même journal croque la danse de guerre de Wilson: coiffure de plumes sur la tête, le président américain danse dans un cercle de crânes humains (28 V 1918). Pour les dessinateurs de la LKZ, l'ange américain de la paix a les bras chargés de bombes (12 XI 1915). Les Américains sont décrits comme des profiteurs de guerre en quatre dessins: le bureau de recrutement composé d'une rangée de comptables; les combats symbolisés par une usine qui tourne à plein régime, le quartier-général de cette armée réduit à deux

capitalistes ventripotents, fumant le cigare; enfin le résultat: un coffre où sont entassés les bénéfices (9 XI 1916). De toute façon, les soldats américains sont attendus de pied ferme: «Bienvenue, frère Jonathan, les mitrailleurs allemands t'attendent!» affirme la légende d'un dessin représentant la mort servant une mitrailleuse lourde (1 VIII 1917).

■ Le racisme

Faire dire à un soldat noir que «La guerre avec les Allemands, pas bon!», alors que le soleil d'Afrique, ça c'est bon, ou représenter un tirailleur sénégalais aux avant-postes, perdu dans la neige, assis sur un poêle à bois, c'est presque anodin. Dire à un autre tirailleur, comme le fait un journal français, qu'il ne passera pas, sauf à dire le mot de passe «Sébastopol», en se moquant du français approximatif et de la naïveté supposée des Africains, ça l'est déjà moins. Les journaux allemands vont beaucoup plus loin. La LKZ, comme d'autres journaux du front germanique, reprend à son compte, avec ironie, le qualificatif de «barbares» dont la presse française affuble les Allemands, ce qui permet aux *Barbares* de dauber sur les *Kulturkämpfer* (combattants pour la culture) de l'Entente. Les Alliés ont fait appel à leur empire colonial, et la caricature allemande est cruelle avec



Les Allemands sont-ils un peuple cultivé? Une étude critique par le prof. Zulumayo.

ces troupes indiennes, nord-africaines et africaines, frôlant ou tournant, dans ce dernier cas, au racisme pur et simple.

La Liller Kriegszeitung et ses dessins...

Quelques exemples: quatre noirs en burnous, deux examinent une carte, un troisième jumelles aux yeux chevauche un âne, le quatrième est assis sur une carte étalée sur le sol, et voilà «un état-major d'Anglais de couleurs» (LKZ, 19 X 1915). La LKZ du 3 janvier 1917 continue d'ironiser: le professeur Zulumayo (un noir), publie un livre, *Les Allemands sont-ils un peuple cultivé? Une analyse critique*. Pire: une femme noire pilant le mil⁷, dit à ses enfants: «Papa est en Europe pour protéger les bons Anglais des barbares. Si vous êtes bien sages, il rapportera du beefsteak d'Allemand». Car les tirailleurs noirs sont anthropophages, comme le confirme un autre dessin, où un tirailleur, retour de permission, un tibia à la main, se plaint d'avoir mal au ventre: «Le Vieux était si gras!» (21 VII 1918). Dans sa livraison du 7 mai 1916, le journal nie tout bonnement l'humanité des soldats des troupes coloniales: une femme dit à son mari sur le départ:



«Bon voyage, chéri. L'Angleterre attend de chacun qu'il fasse son devoir.»

«Bon voyage mon chéri! L'Angleterre attend que chacun fasse son devoir». Or femme, mari, enfant et spectatrice sont des singes habillés⁸. Le *Vogeswacht* du 25 avril 1917 reprend la même idée: un singe secoue un cocotier en déclarant: «Je suis furieux contre ces barbares allemands; je leur déclare aussi la guerre, comme mon grand frère Wilson.» Ce journal poursuit en soulignant qu'en 1914 et en 1915 les Français ont lancé sur l'Alsace des hordes de nègres à demi-sauvages; à l'appui de cette assertion un dessin montrant un singe, anneau dans le nez, couteau entre les dents et un fusil à la main. Selon les journaux allemands, Anglais et Français dépendent entière-

ment de leurs troupes coloniales ce que la *Kriegszeitung der 1. Armee* du 8 avril 1918 résume par un dessin, celui d'un monument à la gloire des Alliés: John Bull, trident à la main (*Rule Britannia! Britannia rules the waves...*), un sac d'or à ses côtés, est assis sur un noir qui a un mors à la bouche, tandis qu'un négrillon lui glisse un coussin sous les pieds. Marianne s'appuie du coude sur un noir, et en tient un autre en laisse.

■ La guerre de l'information

Derrière une barricade de papier formée par *Le Temps*, *Le Matin* et *Le Journal*, un gros homme en redingote et haut-de-forme, canne à la main, avec derrière lui la tour Eiffel, la Chambre des députés, une grande roue, s'écrie: «Français, Paris tient encore, et Paris, c'est la France!» Devant lui d'innombrables rangées de tombes. La LKZ s'en prend souvent à la presse française ou à celle des Alliés, qu'il accuse de mentir sans cesse. D'ailleurs le Napoléon de la Vieille Bourse de Lille, révolté par ces mensonges, veut descendre de son piédestal (2 III 1916)!

Bien entendu, la *Liller Kriegszeitung* ne fait pas mieux. La bataille navale du Skagerrak ou du Jutland (31 mai/1^{er} juin) oblige la marine impériale à se réfugier à Wilhelmshaven, à l'abri des champs de mines, port dont elle ne sortit pratiquement plus jusqu'à la fin de la guerre, les Allemands portant alors leurs efforts sur la guerre sous-marine.



Letzte Kriegsnachrichten in Lille.
„Nein, soviel Taktgefühl sollten diese Barbaren wenigstens haben und uns vor der Wahrheit schützen!“

Privés de nouvelles de la France, les Lillois se précipitent sur les affiches allemandes.

La LKZ présente pourtant cette bataille comme une grande victoire (12 VI 1916). Et en janvier 1918, elle glisse sur les grèves de Berlin, de Kiel, d'Hambourg etc., prélude à la révolution qui éclatera un peu plus tard, contrairement au *Bacillus Verus*, qui leur consacre la couverture de son numéro 27.

Selon la LKZ, les Lillois sont avides de nouvelles, ils se précipitent devant les affiches et les télégrammes placardés par ses soins (18 III 1915; 12 VII 1915; 11 VIII et 30 XI 1916). Et les «barbares allemands» sont si pleins de tact qu'ils affichent de fausses nouvelles (des victoires allemandes), pour préserver les lecteurs français de la vérité (les victoires françaises) qui pourrait les affecter! (18 XII 14). (Qui dit ça? c'est peu clair) Les Lillois en sont réduits à s'en remettre à une cartomancienne pour avoir de bonnes nouvelles (17 VIII 1915). Il est au moins un imprimé qui se vend bien: la liste des prisonniers (9 VI 1915).

■ L'eau et la boue des tranchées

Dans le numéro 25 de *L'Abeille* (p. 10) on pouvait voir une bande dessinée extraite du LKZ: un fantassin allemand après un séjour en première ligne sort des tranchées. Des pattes et pieds palmés lui ont poussé⁹. Le 23 janvier 1916, c'est un *Landwehrmann* qui est transformé en crustacé (*pseudanthropus diluvialis recens amphibius*). *Der Bayerische Landwehrmann* va plus loin. Dans un dessin intitulé «Darwin im Schützengraben» (Darwin dans la tranchée), il nous montre les transformations qui affectent les combattants: à l'un il a poussé des nageoires et des mains et pieds palmés, un autre a vu ses mains remplacées par des pelles, un troisième s'est transformé en taupe.

La boue et l'eau peuvent également servir dans des dessins allégoriques. La LKZ du 29 novembre 1917 évoque la guerre embourbée dans l'ornière: un soldat russe, un soldat français et Wilson tirent le char de la guerre guidé par John Bull, un fouet à la main, tandis que le Japonais se noie. L'image la plus forte, parce que la plus simple, me paraît être un dessin de *Poil... et plume*: un soldat, dans une tranchée, les pieds dans l'eau avec cette simple légende: «Un héros».

La Liller Kriegszeitung et ses dessins...

LA VIE QUOTIDIENNE DES COMBATTANTS

■ Les rats

Les rats étaient là. Le précédent numéro de *L'Abeille* reprenait une couverture du *Drahtverhau* où un soldat allemand joue du fifre pour emmener les rats hors des tranchées, allusion à la légende allemande du joueur de flûte de Hamelin. *Der Bayerische Landwehr* dans son n° 3, daté d'octobre 1916, en donne une autre version. La *LKZ*, qui qualifie ces rongeurs de «Feinde» (ennemis) au même titre que les Français ou les Anglais, montre un soldat dormant tandis que des rats grignotent ses provisions au-dessus de sa tête (18 VI 1916). Les rats sont si omniprésents que lorsque deux soldats allemands écoutent un coucou en pleine nature, deux petits rats jouent à leurs pieds (7 VIII 1918). Le 20 juin 1918, un soldat dort; deux rats jouent près du lit.

■ La bière

Les boissons alcoolisées jouent un grand rôle chez les Français comme chez les Allemands. Tout d'abord parce qu'elles sont le liant de la convivialité. Mais aussi parce que dans les sociétés traditionnelles, telles les sociétés rurales des deux camps, l'alcool et particulièrement le vin ou la bière sont considérés comme des boissons nutritives. Côté allemand, si quelques dessins font référence au vin, c'est surtout à la bière et au schnaps que rêvent Prussiens et Bavaois. La bière est



«Par ce signe, nous vaincrons.»

présente dans les moments festifs, comme la «soirée de bière», une soirée calme et tranquille entre amis (3 II 1918). La *LKZ* du 9 juin 1915 croque un territorial bavarois attablé au café: il a bu une trentaine de chopes. Si l'on en croit son édition du 5 mars 1916, la bière aurait d'ailleurs chassé les eaux de vie françaises des cafés lillois. Mais ce ne fut pas instantané: en janvier 1915, un *Landsturmmann*, attablé dans un café lillois, rêve d'une florissante Allemande lui apportant une énorme chope de bière, alors qu'un garçon lui apporte un tout petit verre d'apéritif.

Der Bayerische Landwehr (2 VII 1916) sait bien, lui, qui apportera la victoire à son camp: un soldat assis à une table garnie de saucisses, lève sa chope: «Bayern, in diesem Zeichen werden wir siegen (Bavière, par ce signe nous vaincrons¹⁰!)»

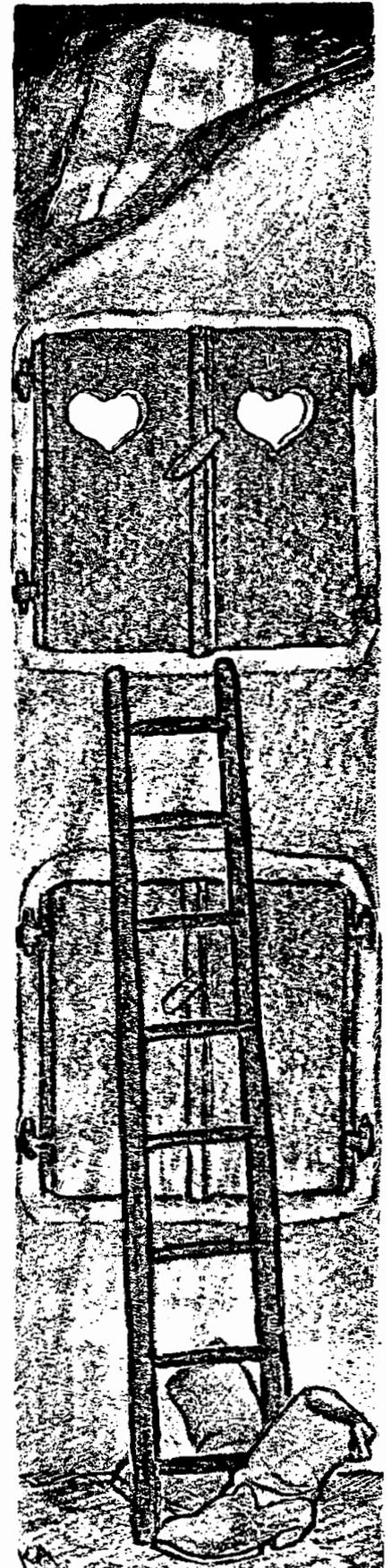
■ L'arrière

L'arrière est un lieu ambigu. C'est d'abord le rêve de tout soldat, le lieu de tous les délices, les femmes, la nourriture, la bière à volonté, l'absence de vermine... C'est aussi la destination de tout permissionnaire. La *LKZ* du 18 mai 1916, sous forme d'une bande dessinée en huit cases, raconte l'histoire d'un soldat en permission. Rentré dans sa tranchée, le permissionnaire a ce commentaire: «c'est très bien d'être en permission, mais on est heureux de rentrer chez soi!»

■ La femme, les femmes...

L'arrière, c'est là aussi où l'on trouve la femme, les femmes: prostituée, fiancée, ou épouse, la préoccupation des soldats de toutes les époques. Une image, «Le rêve de Poilu» en évoque trois: la Marraine, «article de Paris», l' Aimée, «celle qui fout le camp quand on se réveille», la Bourgeoise (entendre la femme mariée, la ménagère), «article de ménage». Les femmes de la *LKZ*, censure oblige, sont plutôt du genre fiancées ou épouses. Pourtant le 28 février 1917, le journal laisse entrevoir une autre image avec un mur, une fenêtre, une paire de bottes au pied d'une échelle et cette légende: «Permission».

L'une des craintes du combattant, c'est l'infidélité de celle qu'il a laissée à la maison. La *LKZ* se plaît à broder sur ce thème. Là, c'est une jeune Lilloise allai-



Auf Urlaub

Que faire en permission ?

La Liller Kriegszeitung et ses dessins...

tant un enfant noir. Une «photo», intitulée «Souvenir de guerre», légende à double sens, montre John Bull, un soldat russe, et Marianne, un négrillon sur les genoux, entourée d'une tripotée d'autres enfants du même noir. Ailleurs, un soldat et une jeune femme sont assis enlacés devant des ruines: «C'est la guerre», résume la *LKZ* (28 II 1916). Ailleurs, un fantassin allemand affirme à un autre qu'avec les femmes françaises, les relations amoureuses sont faciles (16 X 1916); plus tard encore une jeune femme se laisse prendre le menton (31 V 1916); ou une jeune fille se laisse conter fleurette à l'ombre d'une meule, sous la surveillance de sa mère tout de même! (3 XI 1916).

■ Les combattants de l'arrière

L'arrière est un objet de moquerie fréquent, parfois de façon ambiguë. Sont visés les donneurs de leçons, les stratèges et les guerriers de comptoir, les correspondants de guerre en chambre, et surtout les «embusqués».

La *LKZ* revient plusieurs fois sur le sujet. Dans une courte bande dessinée, est évoqué «Gustav Blumke, correspondant de guerre», qui n'hésite pas à faire le voyage de Berlin à Lille pour rencontrer des combattants dans un café, les faire parler, de façon à pouvoir sortir le premier tome de son ouvrage *La Guerre des peuples* (4 II 1915). Un peu plus tard, elle nous présente «un combattant à domicile» (19 II 1915), et deux «stratèges de bistrot» (22 IV 1915).

Les embusqués sont universellement détestés et moqués (parfois enviés secrètement!). Un jeune homme, en costume civil, marche seul au milieu de la rue, objet de tous les regards étonnés: il s'agit d'un *Militärdienstuntauglich*, un dispensé de service militaire (2 IV 1915). Et le 27 septembre 1918 dans l'avant-dernier numéro du journal, la *LKZ* insère une bande dessinée sur la triste vie d'un homme pusillanime. La jeune femme qu'il courtise lui demande s'il est un homme; il échappe à la mobilisation, se faisant dispenser (*Militärdienstuntauglich* lui aussi), ce qui ne l'empêche pas d'avoir des avis négatifs sur la guerre. Il finit par se pendre.

■ La nostalgie

Beaucoup des combattants sont des paysans, et les journaux (surtout allemands)



Grand Café de Lille.

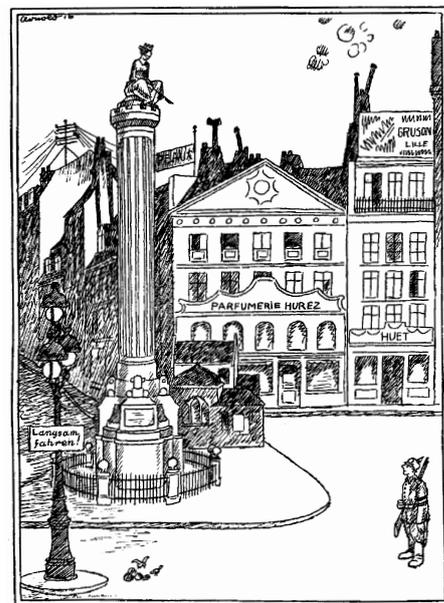
Le petit peuple de Lille est souvent vu par les caricaturistes allemands comme oisif.

font place à de nombreuses scènes champêtres. La *LKZ* évoque à plusieurs reprises (16 IX 1915, 2 VIII 1916, 15 VIII 1917, etc.) les moissons faites par les soldats allemands. Faut-il y voir de la propagande (les bons Allemands aidant les paysans français, comme l'affirme *La Gazette des Ardennes*), ou un vol pur et simple de récoltes (la population de la zone occupée a crié famine pendant toute la durée de l'occupation)? La *LKZ* montre cette disette sur un mode plaisant: un bourgeois cultive des légumes sur son balcon, et y élève des lapins; un autre promène son porc en laisse; une calèche est tiré par un bœuf; un jeune homme épargne le cuir (il marche pieds nus), et sa compagne le tissu (sa robe lui arrive à mi-jambe). Bien sûr, le sous-entendu grivois est de rigueur: une jeune fille donne le biberon à un bébé noir: «Eh oui, l'aide des troupes coloniales! C'est la guerre!»

■ Lille occupé

La *Liller Kriegszeitung* et dans une moindre mesure le *Schützengraben* de Bapaume évoque la vie en territoire occupé. On y trouve, surtout dans le premier, de nombreux dessins de Lille, et de nombreux villages du nord de la France et de la Flandre belge. La *Liller Kriegszeitung*, éditée dans une ville d'étape, loin à l'arrière du front, a pu, en 1718 pages, s'intéresser aux territoires occupés, particulièrement à Lille, et aux Lillois. Lille inspire particulièrement la verve ses dessinateurs: Lillois

tentant de vendre de «jolis portraits» du Kaiser aux occupants (7 IX 1915), du savon (12 II 1918), ou des illustrés, enfants lillois chantant la gloire du Reich (6 III 1915). Lillois qui marchent au pas lorsque la musique arrive (28 IV 1916). Le 10 avril 1916, le journal fait dire à une élégante, privée des modes de Paris que, finalement ces nouveaux vêtements allemands ne sont pas si mal. La Déesse, fatiguée, assise sur son socle (10-1916), soupire à un soldat: «Ah oui monsieur, très longue est la guerre!» (sic). La *LKZ* va même jusqu'à imaginer de nouvelles décorations pour la ville, proposant de remplacer la Déesse de la Grand-place par un soldat russe portant sur son dos John Bull qui le guide avec un sac de livres sterling pendu au bout d'un bâton, ou un Italien debout sur un sac de livres, ou une statue équestre de Jeanne d'Arc – dans ce cas, c'est un Anglais qui est en selle et qui tient la Pucelle à bras le corps –, ou bien encore une statue en pied de Napoléon-le-Petit (Poincaré?); ou enfin une allégorie des Alliés: l'ours russe, portant sur son dos le lion britannique, surmonté du coq gaulois. La *LKZ* du 5 mars 1918 se gausse, en présentant



Eine meude Lillerin: „Ah oui, monsieur, très longue est la guerre!”

Une lilloise fatiguée: «Eh oui, monsieur la guerre est très longue!»

le «Grand café de Lille»: un homme assis par terre dans la rue, un pot et des tasses posées au sol, devant lui des commères discutent en buvant on ne sait quelle décoction pour se réchauffer.

La Liller Kriegszeitung et ses dessins...

La LKZ se contente parfois de dessins d'atmosphère : la famille qui loge le dessinateur (4-8-1917), « L'événement du jour de la rue Jean-sans-Peur » : un chariot qui a cassé une roue (5 VIII 1916),... Le 22 août 1918, R. Schiestl¹¹, qui a remplacé Karl Arnold comme directeur artistique de la LKZ, dessine une famille lilloise assise sur le pas de sa porte, un jour de congé. C'est qu'on est bien à Lille quand on est Allemand et occupant ! D'ailleurs la *Liller Kriegszeitung* s'y voit bien installée à demeure. Le 29 décembre 1917, elle présente le « Jour des vétérans (allemands) à Lille en 1950 ».

■ La guerre blesse et tue...

Cela peut sembler des évidences. Mais les journaux étudiés étaient pour la plupart édités pour les faire oublier, l'espace d'un instant. Il n'en demeure pas moins que la mort et les blessés sont des préoccupations constantes des journaux français ou allemands. Sauf dans la LKZ, qui réussit à évacuer presque entièrement ces sujets pour les raisons évoquées au début de cet article. Alors laissons la parole au *Gafouilleur*. Un Poilu montre deux tombes en haut d'une colline à un camarade, en lui disant : « T'en fais pas, on l'aura un jour ou l'autre, le grand repos ! ».

B. G.

1. Cf. Visse, Jean-Paul, « La presse à Lille pendant la Grande Guerre : 3 ; La *Liller Kriegszeitung* », *L'Abeille*, n° 12, p. 1 et 6-9 ; Grelle, Bernard, « Quand les poilus édaient leurs journaux », *L'Abeille*, n° 25, p. 6-18.

2. Il existe un symbole mathématique ressemblant au signe égal, mais où la barre supérieure est ondulée. On l'utilise lorsque l'on donne une approximation, sans préciser l'ordre de grandeur de l'erreur. Il doit être admis que toutes mes traductions de l'allemand sont affectées de ce signe.

3. Les dessins qui illustrent cet article ont été choisis en raison de leur lisibilité et pas toujours de leur pertinence.

4. « On y voit non seulement le rapport ludique que Jünger entretient avec la guerre, mais aussi à quel point les malheureux qui sont pris dans les affrontements n'ont aucune vision d'ensemble du conflit. On revit avec lui ces combats dans lesquels les soldats, tapis dans des trous boueux, peuvent être blessés sans avoir vu un seul ennemi. La seule question est de tenir. Les nerfs craquent, certains sombrent dans la folie. La haute politique est loin, y compris le déroulement général du conflit ». Nicolas Weill, « Ernst Jünger et les "mœurs du Far West" », *Le monde des livres*, 21 février 2014, p. 3, à propos de l'édition des *Carnets de guerre* de Jünger (qui se battit dans l'Aisne).

5. Luigi Cadorna, généralissime italien, responsable de la défaite de Caporetto, champion des exécutions sommaires et de la décimation de ses troupes.

6. « *Treuer russischer Soldat will nix Revolution. – treuer russischer Soldat ist sich lieber deutsches Gefangener* ». Cette idée est reprise dans un autre dessin : deux soldats russes, un assis tenant une grande écuelle avec à son côté un gros pain, un saladier débordant de pommes de terre ou de fruits et une cruche ; le second dort, les mains croisées sur un ventre bien rempli ; légende. « *ist heute Festessenhat sich Vaeterschenr Hindenburg geburstag!* »

7. Cf. *L'Abeille* n° 25, p. 16.

8. Une carte postale française représente des officiers allemands visitant le quartier des singes d'un zoo, avec cette légende : « Officiers allemands parmi leurs semblables ». Un dessin de *La Baïonnette* montre le Kronprinz visitant le zoo d'Anvers : un singe lui demande qui lui a confié la clef de sa cage.

9. Un dessinateur du *Bayerische Landwehr* exploite l'idée jusqu'au bout, dans le dessin de couverture du n° 4, 12 octobre 1915, intitulé « *Darwin im Schützengraben* = Darwin dans les tranchées ». Des palmes ont remplacé les mains d'un soldat qui possède aussi une arête dorsale ; un second a les bras et les mains remplacés par des pelles. Un troisième a une tête de taupe.

10. Constantin I^{er} aurait vu un signe (chrétien) dans le ciel un peu avant la bataille du pont Milvius (312). Il remporta la victoire, et choisit alors cette devise : « Par ce signe, tu vaincras ».

11. Rudolf Schiestl (Würzburg, 8 VIII 1878 – Nuremberg, 30 XI 1931), peintre, graveur et verrier. En 1896, Il étudie à l'Académie de Munich, mais rejette cet enseignement. Il part peindre dans le Tyrol et le Palatinat, et crée des images et des affiches publicitaires. En 1910, il est professeur à l'école d'art appliqué de Nuremberg. En 1916, il est enrôlé (il a trente-huit ans). Après s'être battu en Lorraine, il devient directeur artistique de la *Liller Kriegszeitung*, en remplacement de Karl Arnold (Cf. *L'Abeille* n° 24, p. 17). Il travailla également pour un nouveau journal lancé par l'armée à Bruxelles *Armee und Heimat*. Il mourut à Nuremberg, des suites d'une longue maladie. On peut voir des exemples de son travail grâce à Wikipédia common. Ont également travaillé pour la *Liller Kriegszeitung* O. J. Olbertz, peintre et illustrateur (le dessin du 12 août 1917 est réalisé d'après une de ses peintures visible sur le net), collaborateur du *Meggendorfer Blätter*, journal humoristique qui parut de 1889 à 1928 sous différents titres, Max Schaberschul (20-8-1875/11-11-1940), dessinateur de bandes dessinées, qui travailla à Dresde, et est connu pour ses croquis évoquant l'Allemagne d'avant-guerre.

Au plaisir de vous lire

À la suite de l'article de Bernard Grelle sur les journaux de tranchées, paru dans le n° 25 de *L'Abeille*, M. Bernard Gelin, lecteur attentif, nous apporte quelques précisions... et quelques félicitations à l'auteur :

« Je tiens à vous faire part du plaisir que j'ai eu à lire le dernier [...] numéro de *L'Abeille*. Pour moi qui ne suis pas Nordiste, et qui ne lis pas tous les numéros de bout en bout avec la même intensité, celui de décembre a été exceptionnellement intéressant et instructif. [Cet] article en particulier est fort bien équilibré et retrace avec minutie tous les aspects de la vie des journaux nés près du front. Puisque vous traitez aussi de ceux qui ont été publiés du côté allemand, permettez-moi une petite précision. Elle concerne le premier titre paru. Richard Hellmann, dans *Die Deutschen Feldzeitungen* (Fribourg-en-Brisgau, mars 1918, complété en 1919) dit lui-même qu'il est difficile de répondre car [...] tous les journaux, vu leur origine et leur objet, ne sont pas strictement comparables. Il hésite entre le titre que vous citez, les *Hohnacker Neueste Nachrichten* (14 septembre 1914, hectographié, première feuille publiée par des soldats sur le champ de bataille), mais aussi le *Landsturm* (11 octobre, premier journal imprimé à fort tirage, 30 000 exemplaires tirés sur les presses de *L'Impartial* à Vouziers), et la *Kriegszeitung der Feste Boyen und der Stadt Lötzen* (dès le 2 septembre, sur le front de l'Est, organe d'information aussi bien pour les soldats que pour la population civile), dont voici la reproduction :

« Pour lancer ces journaux, les Allemands n'eurent sans doute pas besoin de l'exemple russe du *Messenger de l'armée de Mandchourie*. Ils avaient une longue tradition, que l'ouvrage cité fait remonter à... 1545, et qui s'était poursuivie jusqu'à la *Deutsche Feldzeitung aus Paris* (1815), puis aux nombreux titres édités sur le sol français en 1870, jusqu'à la *Pekingische Deutsche Zeitung* de 1901 ». Les titres lancés de septembre 1914 à mars 1918 et recensés par Hellmann furent au nombre (si j'ai bien compté) de 255 (dont 137 numéros uniques), sans compter ceux dont, comme A. Charpentier pour la France, il n'a pas eu connaissance, ni ceux qu'il a ajoutés dans son supplément de 1919. »

Un journal de corps d'armée allemand : Der Schützengraben

par Émile HENRY

Der Schützengraben ! (La Tranchée !) Ce titre – prosaïque – du journal de campagne du XIV^e Corps d'armée de réserve allemand, plonge directement dans le quotidien de ces soldats badois, wurtembergeois,... installés sur le front de l'Artois, dans la région de Bapaume depuis la fin de l'été 1914. L'ensemble ne manque pas d'allure. Avec sa tête illustrée, ses articles sagement mis en page sur deux colonnes, voire ses réclames sérieuses, il est bien loin de ces petits journaux réalisés avec des moyens limités par des soldats qui témoignent de leur vie au front ou tentent d'y échapper par l'humour. Jusqu'à l'ours avec le nom du rédacteur en chef, l'adresse de l'éditeur,... qui clôt sa dernière page, *Der Schützengraben* a tout d'un « vrai » journal professionnel, loin des journaux de tranchées publiés par des soldats français.

La guerre de mouvement est terminée, les armées sont enterrées derrière des barbelés, protégés par des mitrailleuses. Juin 1915, l'offensive française de l'Artois s'est d'ailleurs soldée par un échec. Tranchée sur fond de plaine, entourée d'une bêche et d'une pioche, la tête du premier numéro du *Schützengraben*, daté du 22 août 1915, reflète de façon aseptisée cette réalité du terrain. De format 24 x 30 cm, ce journal comprend quatre pages et un supplément (*Beilage*) de deux pages. Il s'ouvre par un éditorial de son rédacteur en chef, le docteur Koerber, médecin-chef à l'hôpital, « Was wir wollen ». Il y définit les objectifs de la nouvelle publication qui se veut un lien entre les soldats, mais aussi entre les soldats et leurs familles. Il invite chacun d'entre eux à y participer par des articles historiques, scientifiques, humoristiques, par des poésies, des chants... D'emblée, *Der Schützengraben* apparaît comme un périodique d'une bonne tenue. Le premier numéro se poursuit d'ailleurs avec un article signé du Generalleutnant von Stein, « Der Granathof, Skizze aus den Kämpfen in Western ». Cette participation du commandant du XIV^e Corps d'armée de réserve à la publication ne laisse guère de doute sur son origine ou sur son parrainage. *Der Schützengraben* a reçu l'imprimatur des autorités militaires allemandes. Certains articles sont

probablement des exercices obligés comme les textes sur la célébration du 77^e anniversaire de la Grande duchesse de Bade, tante de l'Empereur, sur les 25 ans de règne du roi Guillaume II de Wurtemberg, mais aussi sur l'anniversaire de l'empereur, voire du défunt chancelier Bismarck. Dans ces cinquante numéros, *Der Schützengraben* multiplie les articles historiques, dont les auteurs donnent parfois les sources françaises, sur les mûches de la région, la bataille de Bapaume en 1871, la butte de Warlencourt, le « gros lièvre de Bapaume », le château Talmas à Marcoing, les sculptures de l'église abbatiale d'Honnecourt, la maison et le monument de Lamarck de Bazentin, le siège de Cambrai par Louis XIV... Il présente régulièrement des villes et villages de l'Artois, du Cambrésis et de la Somme. Le périodique propose également des articles littéraires comme l'histoire du chant « Stille Nacht, heilige Nacht », des chroniques sur Noël, la Pentecôte. Ces récits sont parfois illustrés de dessins au trait, épisodiquement signés de différents auteurs. Chaque livraison est l'occasion de publier plusieurs poèmes, souvent nostalgiques, composés par des soldats sur différents thèmes, parfois la mort d'un camarade. Rubrique régulière, le coin des livres propose une recension d'ouvrages souvent historiques, tandis

toutes les manifestations culturelles qui se déroulent dans le secteur, le plus souvent des concerts donnés par l'armée allemande elle-même, ou des représentations théâtrales, font l'objet de comptes rendus fournis. Le programme du *Bali Bapaumer Lichtspiele* fait également partie des rendez-vous récurrents. Installé rue des récollets à Bapaume, ce cinéma serait, selon ce journal, « équivalent à celui des grandes villes ». Le journal organise également un concours de chants de marche, doté de cinq prix. Les cinq pièces retenues par un jury d'une dizaine de militaires dont certains sont musiciens sont publiées, texte et musique, quelques semaines plus tard.



En une, *Der Schützengraben* alterne les illustrations bucoliques et les dessins plus guerriers.

Les historiettes, les jeux, voire les dessins d'humour se retrouvent dans le « Lustige Ecke », rejeté en fin de publication, juste avant les réclames. À partir de février 1916, *Der Schützengraben* s'enrichit également d'une rubrique culinaire, à défaut d'être gastronomique, destinée à améliorer l'ordinaire des soldats, « Aus Küche und Kochbuch im Felde ». Les auteurs, dont le plus régulier est le sous-officier Karl Schorck, proposent des préparations à base de viande de bœuf, de morue, des astuces pour utiliser les plantes locales dans la salade, quelques produits pour remplacer les œufs ou le lait dans la confection d'un pudding et de boulettes, mais aussi quelques recettes rapides comme les œufs au lard, les crêpes,...

Un journal de corps d'armée allemand : Der Schützengraben

Si la vie quotidienne des soldats n'est pas absente des colonnes du périodique, elle n'apparaît pas dans sa brutalité. La têtie qui alterne illustrations guerrières et paysagères dit l'omniprésence de la guerre, les poèmes sur la disparition d'un camarade rappellent que la mort

Le 9 mai 1917, Der Schützengraben fête triomphalement la sortie de son 50^e numéro, réalisé à Havrincourt.

rôle continuellement. Des textes évoquent une nuit d'hiver dans la tranchée, la salle de lecture et le salon de thé installés dans un petit village de l'Artois. Par contre, les événements militaires ne sont que rarement évoqués.

Der Schützengraben relaie le discours officiel. On y trouve notamment un article sur la puissance financière de l'Allemagne. Il maintient le moral des troupes, et le général von Stein n'hésite pas à intervenir, notamment pour dissiper toute illusion d'une guerre qui pourrait finir rapidement.

Enfin jusqu'en juin 1916, les annonces publicitaires y sont nombreuses. Une, voire deux pages vantent les produits du marché de Bapaume : son gibier, ses volailles, ses légumes... Certains magasins de vêtements, dépôts de tabac s'adressent directement aux officiers qui ne sont probablement pas, non plus, insensibles au confort de l'espace bains de l'hôtel de la Fleur. L'établissement thermal de Ligny-Thilloy, le théâtre d'Havrincourt, et le casino de Warlencourt sont également des annonceurs réguliers. La publicité disparaît après juin 1916.

■ Victime collatérale

Der Schützengraben n'a jamais annoncé une parution régulière. Son rédacteur en chef s'efforce cependant de le faire paraître tous les dix à douze jours environ. Durant la première année, douze numéros paraissent dont un numéro spécial pour Noël abondamment illustré. Du 1^{er} janvier au 30 juin 1916, vingt numéros sont édités. Cependant, le numéro daté du 30 juin ne paraît que le 15 août 1916. En effet après une préparation d'artillerie de plusieurs jours, les Franco-britanniques se sont lancés le 1^{er} juillet à l'assaut des tranchées allemandes entre

Albert, Péronne et Bapaume. Le XIV^e Corps von Stein fait partie des unités allemandes qui leur sont opposées. A la mi-août, la rédaction du *Schützengraben* explique ce retard à ses lecteurs : «Il était prêt à être tiré au commencement de l'offensive, mais en raison du bombardement de Bapaume, il ne put être imprimé. Le numéro paraît aujourd'hui dans sa forme initiale. Rien n'est changé. Les numéros suivants seront distribués comme auparavant.» Lors de la livraison suivante, le D^r Koerber rappelle à ses lecteurs que «*Der Schützengraben* a dû suspendre sa parution régulière pendant les premières semaines de l'offensive. Dès le premier jour, en effet, l'atelier a été détruit. [...] Nous avons emmené tout ce que nous possédions et nous sommes partis à la recherche d'un nouveau local. Enfin nous avons réussi à trouver un nouvel abri.» Dès lors, plus aucun numéro n'est daté de «Bapaume». Pour Gaston Dégardin¹, le journal est probablement réalisé à Havrincourt où l'état-major allemand est installé.



Le XIV^e Corps de Réserve va être dissout. *Der Schützengraben* fait ses adieux à ses lecteurs.

Dans l'édition du 12 novembre, le général von Stein fait ses adieux à «son cher Corps de réserve». Son action lors de la bataille de la Somme lui a valu d'être décoré le 1^{er} septembre du mérite et le 29 octobre, il a été nommé par l'Empereur ministre prussien de la Guerre. Sous ses adieux, un article rétrospectif relate les deux années pas-

sées à la tête du XIV^e Corps de réserve par le nouveau ministre.

Le journal du 25 décembre 1916 atteint sa plus forte pagination avec 12 pages. Au total, les trente-trois numéros de l'année totalisent 252 pages. Les difficultés semblent s'accumuler au début de l'année suivante où trois numéros, seulement, sont publiés en un mois et demi. Le journal est maintenant placé sous la direction d'un nouveau rédacteur en chef, le D^r Schnabel qui y collaborait déjà.

Le quatrième numéro de l'année ne paraît que le 7 avril. Une nouvelle fois, *Der Schützengraben* justifie l'interruption de sa parution. Le 16 mars 1917, les Allemands ont opéré un repli sur les positions fortifiées de la ligne Hindenburg et le lendemain, les Austro-lyens font leur entrée dans Bapaume. Le 9 mai 1917, *Der Schützengraben* n'en fête pas moins la sortie de son 50^e numéro : «Die 50. Nummer unserer Korpszeitung» s'exclame, triomphant, le D^r Schnabel. Un article de l'ancien rédacteur en chef Koeber, illustré d'une photo de l'équipe du journal près de la presse, retrace l'historique du périodique. Un autre présente la maison d'édition. La joie est cependant de courte durée. Un mois plus tard, le 7 juin 1917, le journal paraît sur une feuille imprimée sur un seul côté. En dessous du titre toujours illustré d'un dessin original, un seul article intitulé «Leser und Mitarbeiter» («À nos lecteurs et collaborateurs»). Le rédacteur en chef y annonce l'arrêt de la parution du journal, à la suite de la dispersion des membres du corps en d'autres endroits du front.

É. H.

Der Schützengraben. Feldzeitung des XIV. Reservekorps est consultable aux AD du Pas-de-Calais. 4 MIR 210/1. Il peut également être lu sur le site de la Bibliothèque de Vienne : <http://anno.onb.ac.at/cgi-content/anno?aid=szg/> (La consultation sur ce site nécessite de connaître la date des journaux que l'on veut consulter)

1. Gaston Dégardin, *La vie quotidienne à Bapaume dans la Première Guerre mondiale*, dactylographié, non daté.

La presse douaisienne à la veille du premier conflit mondial (janvier-août 1914)

par Roland ALLENDER

«La population accepte tout naturellement l'idée d'une mobilisation, voire même d'une guerre et en parle comme de la pluie et du beau temps.»

Douai républicain, 31 juillet 1914

«Le public a accueilli avec le plus grand calme et la plus tranquille dignité les événements qui se sont précipités ces derniers jours.»

Écho douaisien, 2 août 1914

Le premier janvier 1914, cinq journaux locaux se partagent le lectorat douaisien, une situation florissante qui pourrait faire envie à la presse actuelle. Ils recouvrent pratiquement la totalité des tendances politiques de l'époque. *L'Écho douaisien*, organe des intérêts de Douai et de l'arrondissement, rue Notre-Dame des Wetz, qui représente l'Association Républicaine Libérale, est le journal de la droite catholique traditionnelle. *Le Courrier républicain de Douai*, anciennement *L'Indépendant*, rue Léon Gambetta, organe de l'Alliance républicaine démocratique, de centre-droit, combat tout à la fois la droite cléricale, les radicaux et les socialistes. *Douai républicain*, organe d'union républicaine, place d'Armes, se présente comme un journal progressiste, radical, anticlérical et antisocialiste. *Le Journal de Douai et de l'arrondissement*, rue de Valenciennes, anciennement *L'Ami du Peuple*, est un organe républicain, de centre-gauche. *Le Petit Douaisien*, hebdomadaire politique, économique et agricole de l'arrondissement de Douai, rue de la Mairie, est l'organe socialiste du Parti Ouvrier Français, pro-syndical, antimilitariste, c'est aussi le plus récent puisque le premier numéro est daté du 4 janvier 1914.

Alors que la guerre menace et paraît même inévitable depuis la crise marocaine de 1911, que le gouvernement vient de porter à trois ans la durée du service militaire, on peut s'interroger sur les préoccupations de cette presse provinciale et se demander quels sont les

thèmes locaux privilégiés par ses journalistes à la veille du conflit.

Les journaux datés du premier janvier 1914 s'interrogent : «Que nous apporte l'année nouvelle ? Curiosité qui tourne à l'anxiété quand nous considérons la bande de malfaiteurs qui s'est emparée du gouvernement...» (*Écho douaisien*). C'est le ministère radical de Gaston Doumergue, sous la présidence de Raymond Poincaré (1913-1920), avec les ministres Viviani, Malvy, Caillaux,

armements n'auront-elles pas quelque jour de cette année la tentation de s'en servir?», alors que le *Courrier républicain*, sous la plume d'un certain commandant Morelle (?), a des propos optimistes : «Je crois fermement qu'il n'y aura pas cette année de sang répandu sur les champs de bataille... Il n'y aura en 1914 ni coups de canon, ni coups de fusil.»

Le seul journal à apporter une vision complètement différente est le *Petit Douaisien* du 4 janvier qui évoque les risques d'un conflit provoqué par la question des provinces d'Alsace-Lorraine : «Le retour de ces deux provinces à la France par une guerre heureuse... constituerait une source de conflits nouveaux. L'Allemagne vaincue et amputée n'aurait plus qu'un but, la revanche, et la paix européenne serait de nouveau compromise pour longtemps». Selon l'organe socialiste, le retour de l'Alsace-Lorraine à la France est impossible car : «ces provinces furent plus longtemps allemandes que françaises... ce serait une injustice pour les Allemands émigrés qui s'y sont installés depuis 43 ans et qui constituent un pourcentage important de la population, ce serait une



Revue du 9^e régiment de cuirassiers sur la place d'Armes en 1914 (Archives communales Douai).

Maginot... qui est ici visé par l'organe de la droite conservatrice. Ce journal est cependant le seul à s'inquiéter : «Les nations d'Europe qui se ruinent en

injustice pour l'essor industriel de l'Alsace-Lorraine car une barrière douanière fermerait alors le marché avec l'Allemagne» et le journal conclut

La presse douaisienne à la veille du premier conflit mondial (janvier-août 1914)

de façon prémonitoire : « Le retour à la France engendrerait de nouveaux conflits » si bien que, pour lui, « la solution logique serait l'autonomie des deux provinces annexées ». Ce journal continue à tenir des propos pacifistes et, dans son numéro du 12 juillet, rend compte de la victoire, au congrès national du Parti socialiste tenu à Paris, de la motion présentée par Jaurès (grève générale dans les pays intéressés en cas de guerre) contre celle de Jules Guesde, hostile à la grève.

■ Un patriotisme sans nuance

Le Petit Douaisien est évidemment le seul à proposer ce point de vue. Tous les autres organes de presse font assaut de patriotisme en publiant les listes de conscrits avec leur profession, en célébrant les obsèques de Déroulède en février : « Ce fut un bel enterrement... Il y eut d'admirables discours dont celui de Barrès » (*Courrier républicain*), en décrivant de façon lyrique l'arrivée en avril du 9^e régiment de cuirassiers qui vient occuper la nouvelle caserne Corbineau : « La ville de Douai a voulu faire fête à son nouveau régiment... Les rues étaient bondées et ce furent des applaudissements répétés et des cris de Vive l'armée » (*Journal de Douai*). « Le soleil luit, les cuirasses brillent, les sabres et les casques étincellent et trois mille personnes applaudissent ce beau spectacle... Les trompettes sonnent aux champs, l'étendard s'avance, un frisson court la foule : c'est le salut au drapeau ! » (*Douai républicain*).

Les mêmes journaux font mention en mai de la manifestation marquant le cinquantenaire de l'association des anciens élèves du lycée lors de laquelle est lue l'œuvre *Dans les plis du drapeau* d'une poétesse douaisienne dont le nom n'est pas passé à la postérité : « ... C'étaient de fiers soldats, adorant leur patrie, / Les yeux sur leur drapeau, vers le danger rués. / Ils moururent debout !... pour la France meurtrie / Dans l'idéal sanglant de leurs cœurs enivrés ». Ces quelques vers montrent bien l'état d'esprit patriotique régnant alors dans toutes les classes sociales, patriotisme forgé au sein des écoles, quel que soit le caractère de l'enseignement, école « sans dieu » ayant fait du sentiment national une sorte de religion

de substitution et école catholique ayant désormais réconcilié la religion avec la patrie depuis le Ralliement de 1892.

Ce patriotisme se manifeste également par des souscriptions destinées à compléter le budget militaire insuffisant du fait de l'absence de mesures fiscales efficaces. *Le Courrier républicain* rend compte en février des résultats d'une souscription nationale de quatre millions qui a permis d'offrir 210 avions à l'armée : « ces belles mouettes blanches qui se sont mises au service de la patrie ». Par contre, en juin, un emprunt de 805 millions de francs destiné à l'armement fait l'objet de plusieurs appels à souscrire dans la presse locale car son objectif ne sera pas atteint, malgré un taux d'intérêt très intéressant de 3,5 %. Les journaux suggèrent aussi de réserver l'argent français à un usage national : « La Grèce a besoin d'argent et a envoyé un émissaire à Paris pour emprunter : je conseillerai volontiers à notre vieux coq gaulois de se bien garder de laisser échapper son fromage » (*Journal de Douai*).

Le journal socialiste, *le Petit Douaisien*, est le seul à ne pas faire pas écho à cet enthousiasme patriotique, déplorant « les voraces appétits du minotaure militariste » et signalant l'importante augmentation du nombre de décès de jeunes conscrits dans les casernes du fait de leur insalubrité.

■ La loi des trois ans

Si la loi portant à trois ans la durée du service militaire pour essayer de compenser la faiblesse des effectifs de l'armée française face à ceux de l'armée allemande a été votée le 7 août 1913, le débat n'est pas clos dans la presse locale. « Il faut maintenir les trois ans » affirme *Douai républicain* tandis que *le Petit Douaisien* met l'accent sur les conséquences de son application.

La première est économique : la présence prolongée des jeunes hommes sous les drapeaux va provoquer une pénurie de main-d'œuvre. En effet, *Douai républicain* signale en février « l'immigration d'Arabes aux mines d'Aniche : la compagnie a fait appel aux Kabyles et un grand nombre de ces derniers sont arrivés à Aniche ». En même temps, ce journal met en garde les mineurs français qui s'expatrient en Amérique : « Ils n'y trou-

veront que la misère au lieu de forts salaires. »

Cette immigration provoque parfois des commentaires xénophobes, en particulier chez les journalistes de *Douai républicain*. Le journal rapporte en janvier une tuerie à Guesnain : « Quatre Polonais frappent un de leurs compatriotes de douze coups de couteau dans le dos ». À propos d'une rixe entre immigrés en juin, lors de laquelle des coups de feu ont été tirés, il titre « Scène de sauvagerie à Auby : des Polonais et des Russes se battent, cette population belliqueuse se querelle fréquemment, s'adonne beaucoup à la boisson et se bat ». Le journal socialiste, *le Petit Douaisien*, rapporte les mêmes faits en faisant remarquer que « depuis moins de trois mois une vingtaine de revolvers ont été achetés par des ouvriers étrangers, des Russes surtout, travaillant aux Asturies... Il est vraiment regrettable qu'il se trouve encore des armuriers pour vendre des armes dangereuses à des étrangers qui défraient si fréquemment la chronique des faits divers et des tribunaux. »

La seconde conséquence est démographique : l'allongement du service militaire retarde d'un an l'âge au mariage des conscrits et a des incidences certaines sur la natalité, provoquant une diminution du nombre des naissances du fait de la présence prolongée des jeunes hommes sous les drapeaux. Cela ne peut qu'accroître l'important déficit démographique de la France par rapport à l'Allemagne. *Douai républicain* émet pourtant une autre explication à cette dépopulation toujours croissante : « si le mariage est en crise, c'est à cause de l'abus fait par la littérature et le théâtre des situations irrégulières qu'ils décrivent avec complaisance ». Pour ce journal, la cause de cette dénatalité tiendrait donc davantage de la morale que de la démographie !

Seul organe à être opposé à cette loi des trois ans, *le Petit Douaisien* signale dans son numéro du 24 mai un article publié par le général Percin dans *le Bonnet rouge*, journal parisien d'extrême-gauche, satiriste et anarchiste, dont le rédacteur en chef est Eugène Vigo (père du cinéaste de « Zéro de conduite »), alias Miguel Almercyda (anagramme de « yadelamerde ») qui finira ses jours dans des circonstances

La presse douaisienne à la veille du premier conflit mondial (janvier-août 1914)

très troubles et non encore élucidées dans sa cellule en 1917. *Le Petit Douaisien* reprend plus en détail cet article dans son numéro du 28 juin : le général Percin, connu à Douai puisqu'il y a commandé un régiment d'artillerie, a été chef de cabinet du général André lors de la fameuse « affaire des fiches », ce qui lui a valu de sérieuses inimitiés. Alors âgé de 66 ans, il est passé du militarisme au pacifisme intransigeant. Il développe dans cet article sa proposition d'un service militaire de dix-huit mois renforcé par des séances post-régimentaires tous les mois, un dimanche matin au chef-lieu de canton, et des périodes de huit jours tous les deux ans pendant dix années. Internationaliste et partisan d'un rapprochement avec l'Allemagne, il se retrouvera à la déclaration de guerre chargé de la défense de Lille, ce qui lui vaudra de sérieuses critiques après le conflit.

■ Le projet d'impôt sur le revenu

Le projet d'instauration d'un impôt sur les revenus, rendu indispensable pour assurer le financement de la Défense nationale, divise la presse douaisienne. Sans surprise, *l'Écho douaisien* y est farouchement opposé et multiplie les attaques contre Joseph Caillaux, ministre des Finances et instigateur du projet depuis 1907 : « Après boire, Monsieur Caillaux a parlé ». Il lui est reproché « d'avoir multiplié les fonctionnaires inutiles, d'avoir donné cinquante millions aux instituteurs et dilapidé les fonds de la Défense nationale » (*Écho douaisien* du 4 février) et l'organe de la droite traditionnelle lui demande d'équilibrer plutôt le budget par des économies.

Le Courrier républicain, adversaire des radicaux et des socialistes, attaque lui aussi le projet dans une série d'articles intitulés « L'inquisition fiscale » et « Le péril financier » : « Pour combler le déficit budgétaire, ce tonneau des Danaïdes, on a songé à l'impôt sur le revenu... Véritable formule inquisitoriale, cet impôt ne manquera pas, s'il était mis en vigueur, de soulever un mécontentement général... Interrogatoires vexants, visites domiciliaires, primes à la dénonciation seront d'un usage courant » (*Courrier républicain* des 15, 17 et 20 avril). Ces mêmes critiques (violation du secret des affaires,

inquisition du fisc, procédés vexatoires...) sont reprises dans *le Journal de Douai* qui y ajoute le caractère arbitraire attribué à cet impôt puisqu'il serait progressif et ne respecterait donc pas le principe d'égalité entre les citoyens.

Par contre, *Douai républicain* soutient Caillaux et publie les modalités du projet, mais le principal soutien est bien sûr à trouver dans le journal socialiste qui évoque un « patriotisme fiscal » dès janvier, appuie le nouveau projet déposé en mars et publie en détail le texte de la nouvelle loi votée le 15 juillet dans son numéro du 26 juillet, le dernier à paraître avant la mobilisation générale du 1^{er} août : « Il est établi un impôt général sur le revenu... dû par toutes les personnes possédant en France une résidence habituelle... les revenus sont ceux du chef de famille, de sa femme et de ceux résidant habituellement chez lui... il est prévu une déduction de 2 000 francs pour les mariés plus 1 000 francs par personne à charge... le seuil de taxation est fixé à 5 000 francs... ». Des détails susceptibles de rassurer (peut-être) certains lecteurs.

■ Les « réclames »

Ces messages publicitaires occupent une part très variable selon les différents organes de presse et sont le plus souvent (mais pas toujours) cantonnés à la dernière page du journal.

C'est *l'Écho douaisien* qui se taille la meilleure part des ressources publicitaires qui représentent le tiers de sa surface imprimée, *le Courrier républicain*, avec une demi-page, et *Douai républicain*, avec un quart de page, les complétant avec les horaires des tramways, *le Journal de Douai* et, surtout, *le Petit Douaisien* se trouvant réduits à la portion congrue. Il est manifeste que la quantité de ressources publicitaires varie selon l'option politique du journal, diminuant progressivement selon que l'organe est davantage marqué à gauche... et inversement !

Une seule réclame figure dans la totalité des journaux, celle pour les fameuses petites pilules roses, les célèbres « Pilules Pink », véritable remède miracle : les « Pilules Pink pour personnes pâles » fortifiant, combattent l'anémie, sont un puissant régénérateur

du sang, un tonique du système nerveux, combattent la fatigue et la mauvaise digestion, guérissent même de la danse de Saint-Guy et possèdent des vertus insoupçonnées : « elles donnent aux femmes ce qui leur manque » (sic) et sont un remède contre l'impuissance « très en faveur dans les pays où règne la polygamie » !

Les réclames contre les maladies constituent d'ailleurs le plus gros contingent, permettant ainsi de dresser un inventaire des maux dont souffraient les lecteurs de l'époque : les ulcères à l'estomac, les problèmes digestifs, la constipation sont l'objet de nombreuses réclames, ainsi que les maladies de peau (le savon princesse Makoko), les troubles du retour d'âge (femmes qui souffrez...), l'asthme (les cigarettes Escoufflaire à Baisieux), la syphilis et la blennorragie (le docteur Torck à Lille)...

Nombre de ces remèdes vantés dans le journal de la droite catholique, *l'Écho douaisien*, bénéficient d'une prétendue caution religieuse : « secret d'un religieux expulsé de France ; formule de sœur Scholastique ; sirop d'un couvent de Sao Paulo... ». C'est aussi dans ce seul journal que l'on trouve de nombreuses réclames pour des établissements bancaires douaisiens.

Les bandages herniaires, les appareils orthopédiques, les lits et fauteuils pour malades représentent également une part non négligeable de ces réclames majoritairement consacrées aux maux dont souffraient les Douaisiens de l'époque, avec cette réclame pour le « Sargol » qui témoigne d'une appréciation très différente de celle de notre temps quant aux canons de la beauté féminine : « Comment engraisser avec le Sargol, il vous rendra belle et potelée ».

On retrouve fréquemment dans plusieurs journaux des réclames pour « le foyer polyglotte », rue Saint-Christophe : « faites faire de la conversation étrangère (anglais, allemand) à vos enfants » ainsi que pour les cours professionnels Pigier ou l'Institut commercial féminin, rue de la Cloris, qui propose l'apprentissage de la sténo-dactylographie.

Le Courrier républicain privilégie les annonces de commerçants locaux dont certains noms sont encore connus des Douaisiens de souche : Quertimont, Ramboux, Warlop, Heisser, ... Il relate – et il est le seul ! – les principaux évé-

La presse douaisienne à la veille du premier conflit mondial (janvier-août 1914)

nements culturels de la vie de la cité : les conférences d'histoire de l'art de Jules Leroux, professeur à l'École normale, aux Beaux-Arts et écrivain (qui sera tué au combat en 1915), les réunions de la Société de géographie, les programmes du théâtre et des concerts, une chronique espérantiste, «est-ce le triomphe de la langue auxiliaire internationale?», les réunions d'anciens élèves du lycée... *Le Courrier républicain* est ainsi le journal douaisien qui renseigne le mieux sur la vie culturelle locale. C'est celui qui accorde aussi le plus de place aux faits-divers régionaux et aux comptes rendus des sessions des tribunaux, avec parfois aussi *le Petit Douaisien* socialiste qui met surtout l'accent en première page sur les accidents du travail comme celui-ci, paru le 5 mars, qui ne manque pas d'étonner le lecteur d'aujourd'hui : «Un couvreur de 77 ans fait une chute mortelle. Il travaillait depuis 66 ans pour le même patron», un fait-divers qui éclaire sur certains aspects de ce que l'on appellera plus tard la «Belle Époque»!

■ Les élections législatives de 1914

Le Douaisien est partagé en deux circonscriptions pour les élections législatives.

Marchiennes et Orchies avec 19 000 électeurs environ.

Le premier tour des élections législatives le 26 avril voit dans la première circonscription un duel entre le candidat socialiste Charles Goniaux, soutenu par *le Petit Douaisien*, et le radical Joseph Deregnacourt, maire de Flines, soutenu par *le Courrier républicain* et par *Douai républicain*, *le Journal de Douai* publiant les professions de foi des différents candidats sans exclusive. *L'Écho douaisien* appelle à ne voter pour aucun des candidats, accusant Goniaux d'être «collectiviste» et Deregnacourt d'être franc-maçon, ce qu'il n'était pas comme le souligne *Douai républicain* : «un journal a tenté le "coup du franc-maçon" qui avait réussi il y a quatre ans».

Goniaux est élu dès le premier tour. «Ce résultat déplorable était prévu» selon *le Courrier républicain*, tandis que *le Petit Douaisien* titre «Victoire» et que tous les organes de presse décrivent les nouvelles modalités de scrutin dues à la première utilisation de l'isoloir dans les bureaux de vote, nouveauté qui va provoquer la curiosité et une proportion importante de votants (85 % pour l'ensemble des deux circonscriptions!).

Dans la deuxième circonscription, trois

rondissement du canton d'Orchies, candidat de droite soutenu par *l'Écho douaisien* et qualifié de «réactionnaire» par *Douai républicain*.

Au premier tour, des Rotours arrive largement en tête mais, au second tour, les voix de gauche se reportent sur Guislain qui est élu avec une centaine de voix d'avance, alors que *le Courrier républicain*, de centre droit, avait appelé à voter des Rotours pour faire échec à la gauche. «Victoire républicaine» titre *le Petit Douaisien*, tandis que *le Courrier républicain* ironise : «Monsieur Guislain est réélu... Ce résultat prouve que le culte de l'incompétence est profondément enraciné dans l'esprit des électeurs de la deuxième circonscription. Après tout, c'est leur droit de choisir un représentant qui est la risée de tous ses collègues à la Chambre.»

Les résultats dans le Douaisien sont ainsi à l'image des résultats nationaux qui voient la victoire du Bloc des gauches, les socialistes gagnant trente sièges à la Chambre. À Douai comme ailleurs, si les électeurs dans leur majorité n'ont pas désavoué la loi des trois ans, ils ont privilégié la gauche et le parti le plus pacifiste.

■ Le transfert de l'école nationale des industries agricoles

C'est vraiment là le sujet qui passionne toute la presse douaisienne et qui fait la quasi-unanimité. Il faut dire que les Douaisiens ont, par le passé, déjà eu à subir ce qu'ils considèrent comme des spoliations au détriment de leur économie : en 1803, la ville a perdu le siège de la Préfecture et donc sa fonction administrative puis, en 1887, sa vocation universitaire avec ses facultés elles aussi transférées à Lille ce qui a provoqué à l'époque dans la cité un véritable traumatisme. La création d'une École nationale des industries agricoles en 1893 apparaissait ainsi comme une modeste compensation, même si elle ne suffisait pas à remplir le vide laissé par le départ des étudiants.

Seul, *l'Écho douaisien* ne fera dans ses colonnes aucune allusion à ce transfert. Il est vrai que ce journal de la droite catholique ne signale que ce qui concerne l'enseignement privé et, en particulier, l'Institution Saint-Jean dont il publie chaque mois en détail les résultats par classe et par discipline, ce



L'École nationale des industries agricoles, rue de l'Université. La décision de son transfert est prise le 22 février 1914. (Archives communales Douai).

La première regroupe les cantons de Douai nord, ouest et sud, soit à peu près 28 000 électeurs. La deuxième est celle des cantons plus ruraux d'Arleux,

candidats sont en lice : le radical Louis Guislain, maire de Nomain et député depuis 1906, le socialiste Brachelet et Guillaume des Rotours, conseiller d'ar-

La presse douaisienne à la veille du premier conflit mondial (janvier-août 1914)

qui permet de constater l'absence totale d'enseignement des mathématiques dans cet établissement. Les attaques contre l'enseignement laïque y sont fréquentes : «Étonnez-vous qu'il y ait 22 % d'illettrés dans les casernes et que des enfants de 15-16 ans poignardent leur petite amie infidèle ou tuent d'un coup de revolver la jeune fille qui les abandonne» (*Écho douaisien* du 6 février). Les résultats du lycée ainsi que les manifestations qui s'y déroulent sont superbement ignorés, ce qui peut expliquer le désintérêt de ce journal pour cette École des industries agricoles qui fait partie de l'enseignement public.

Dès février 1914, le transfert de l'E.N.I.A. à Grignon est évoqué dans *Douai républicain* qui cite dans son numéro du 18 février un courrier ministériel au sénateur douaisien Hayez : «Vous n'avez aucune inquiétude à avoir.» Courrier contredit deux jours plus tard puisque, dans la séance du 20 février à la Chambre des députés, le transfert est à l'ordre du jour car «l'École coûte trop cher : il y a à Douai 18 élèves pour 21 professeurs, répétiteurs et employés et les locaux sont inoccupés neuf mois par an», si bien que la décision de principe de sa suppression est prise le 22 février malgré une intervention énergique du député douaisien Charles Goniaux qui conteste le chiffre du coût élevé du fonctionnement de l'école et fait remarquer que celle-ci a formé 53 élèves en 1913 si l'on prend en compte les quinze stagiaires des contributions directes qui l'ont fréquentée. Selon lui, la situation est la même à Grignon (44 professeurs et employés pour 22 élèves), et dans les autres écoles. Cette décision provoque des commentaires amers dans la presse locale : «Il est vraisemblable que si l'École avait été installée dans le midi on aurait agi avec plus de ménagements... mais le Nord n'est bon qu'à payer» (*Courrier républicain*). Ces propos prennent parfois l'aspect de critiques à l'égard des politiques locaux : «Le midi bouge mais Douai s'endort. Mieux, Douai ronfle à poings fermés» (*Courrier républicain*)... et il apparaît en effet que le député Goniaux semble bien isolé dans son combat pour le maintien de l'École à Douai, même s'il est soutenu par le journal socialiste *le*

Petit Douaisien qui consacre une première page entière à ses interventions à la Chambre.

La suppression de l'École est votée début mars par 313 voix contre 195. Un amendement de Goniaux proposant de perfectionner le site de Douai pour épargner tout à la fois les frais de déménagement à Grignon et les problèmes liés au personnel est rejeté malgré le soutien de quelques députés de la région (Daniel-Vincent, Guislain, Delory, Ghesquière, Guesde, Basly...). Douai conserve uniquement son école de brasserie et devrait recevoir en compensation une école d'électricité, promesse gouvernementale dont il ne semble pas qu'elle ait été réalisée.

■ L'inauguration du monument Jean de Bologne

Dès le mois de mai, la presse douaisienne évoque l'inauguration du monument érigé en l'honneur du sculpteur Jean de Bologne, né à Douai en 1529.



Le monument Jean de Bologne, peu avant sa démolition par les Allemands en mars 1918 afin d'en récupérer le bronze (Archives communales Douai).

Cette cérémonie est fixée au dimanche 19 juillet. Prévu au départ pour être érigé au jardin public, le monument du sculpteur douaisien Alexandre Descatoire est installé place Lhérrillier où il bénéficie d'un meilleur recul, indispensable compte tenu de sa taille impressionnante. «La carrure athlétique de Jean de

Bologne, assis dans le bas du monument, frappe tout d'abord le spectateur... L'ensemble forme un bloc solide bien fait pour résister à la pluie et aux ouragans [sic] du Nord...» (*Journal de Douai* du 23 mai).

Très vite, une polémique prend de l'ampleur du fait du coût de l'installation qui va exiger une baisse des subventions habituellement réservées aux traditionnelles fêtes de Gayant, début juillet, particulièrement prisées des Douaisiens : «L'impopularité de la cérémonie s'accroît chaque jour un peu plus dans la population douaisienne qui se demande pourquoi dépenser tant d'argent pour cette fête et nous préparer en revanche un si triste Gayant» (*Douai républicain* du 24 juin). Selon la presse, le coût du monument plus les dépenses prévues pour la cérémonie atteignent pratiquement cent mille francs «qu'on eût pu employer plus utilement». Certains se demandent si ces fêtes n'ont pas surtout pour prétexte une distribution de décorations : « Si Jean de Bologne est né à Douai, ce qui est encore contesté, il n'y a jamais demeuré et a passé sa vie en Italie. À quoi bon alors ces fêtes sinon à favoriser les intrigues de quelques-uns qui veulent en profiter pour faire donner le ruban rouge à un homme à qui les gouvernements républicains ont toujours refusé la rosette académique, un clérical irréductible qui a pris part à une manifestation royaliste à Lille il y a trente ans » (*Douai républicain* du 24 juin). «Pour cette inauguration, le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts Dalimier arrivera les mains pleines de décorations» (*Douai républicain* du 10 juillet) et, en effet, ce jour-là, il est attribué à des Douaisiens pas moins de dix-neuf médailles d'officiers de l'Instruction publique et d'officiers d'Académie !

Le monument, arrivé de Paris par le train en deux morceaux est installé le 12 juillet : «Le monument est en place et ne produit pas l'effet qu'on en attendait malgré le talent de Descatoire... les craintes se sont transformées en désillusion» commente *Douai républicain* qui a toujours manifesté son opposition au projet. *Le Petit Douaisien* publie une photographie – rare à l'époque dans la presse locale – du monument avec cette appréciation : «Ceux qui ont vu le monument n'ont

La presse douaisienne à la veille du premier conflit mondial (janvier-août 1914)

pas été déçus». Il est vrai que le rédacteur en chef du journal, Maurice Monier, qui est aussi celui de *Réveil du Nord*, est présenté comme un ami de Descatoire.

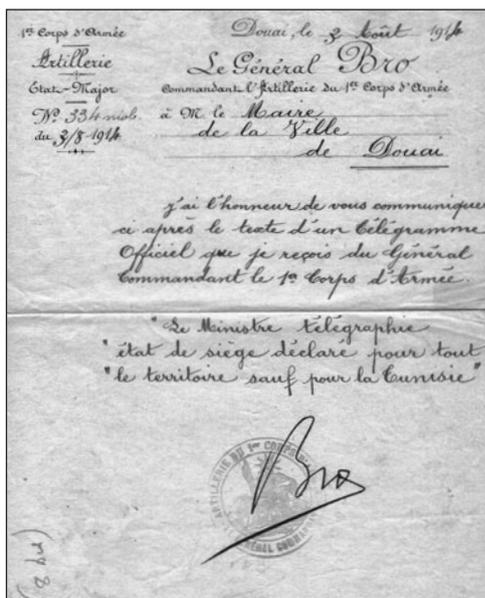
Les dernières parutions des journaux douaisiens, fin juillet, rendent compte de la cérémonie et reproduisent intégralement les discours prononcés lors du banquet précédant l'inauguration par le député socialiste Charles Goniaux qui boit «à la République démocratique et sociale», puis par le député radical Louis Guislain qui porte plus simplement un toast à la République, l'allocution du peintre douaisien Henri Duhem qui boit galamment «aux dames présentes», et enfin les discours du maire Charles Bertin et du sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts Dalimier devant le monument.

Le compte-rendu détaillé de la cérémonie publié dans le *Petit Douaisien* qui y consacre cinq colonnes de sa première page dans son numéro du 26 juillet offre l'intérêt d'une description de ce qu'était une manifestation populaire, laïque et républicaine rassemblant plusieurs milliers de personnes de toutes conditions. Le sous-secrétaire d'État est accueilli à la gare à dix heures et demie par les élus, visite les établissements culturels de la ville, assiste à onze heures trente au concert donné par une fanfare de mineurs, prend part ensuite à un banquet salle gothique en compagnie des notables, procède, à trois heures et demie, à l'inauguration du monument après l'audition d'une cantate composée par le prix de Rome douaisien Victor Gallois et

En ces jours où la population est particulièrement avide d'informations, la presse locale cesse de paraître.

interprétée par les associations lyriques locales, suivie d'un défilé des enfants des écoles. Il reprend ensuite le train pour Paris alors que la fête continue de cinq à sept heures, place Carnot, par une démonstration de gymnastique puis un concert par la fanfare des sapeurs pompiers, suivi d'illuminations électriques, d'un feu d'artifice à l'Entrée des Eaux à neuf heures, d'un bal populaire place Lhéruillier en même temps que des projections d'œuvres de Descatoire sur la

place d'Armes. C'est donc une journée entière de festivités en des lieux divers de la ville qui est offerte aux Douaisiens et aux visiteurs puisqu'il a été prévu un «train de plaisir» depuis Arras, et ceci pour le plus grand bonheur du commerce local et avec la participation active de la plupart des sociétés de la ville.



Note manuscrite du général Bro au maire de Douai l'informant de la déclaration de l'état de siège le 3 août 1914 (Société d'Agriculture, Sciences et Arts, Douai, Fonds Devred).

Dans ce même journal, seules quelques lignes dans la rubrique «Dernière heure» font mention du conflit austro-serbe «La guerre est imminente» (25 juillet), «On peut considérer l'Autriche-Hongrie et la Serbie comme virtuellement en guerre» (28 juillet), tandis que la presse du 30 juillet signale la mobilisation des réservistes en Russie avec cette première information montrant la montée d'une certaine inquiétude en France: «À Paris, 3 000 personnes se sont massées devant la Banque de France pour retirer leurs titres et leur argent. Des bagarres ont eu lieu, on a fait appel à la troupe» (*Journal de Douai*).

La presse douaisienne cesse alors de paraître dans sa totalité, la mobilisation générale du 1^{er} août et la censure instaurée par décret le 2 août avec l'état de siège semblent avoir eu raison des journaux douaisiens et ce n'est pas le moindre paradoxe que de constater qu'en ces jours où la population est

particulièrement avide d'informations, la presse locale cesse de paraître, les seules nouvelles disponibles sont celles officielles et soumises à la censure fournies par le Bulletin des communes du département du Nord, une simple feuille régulièrement affichée sur les murs de la mairie.

En ces derniers jours de juillet 1914, la presse douaisienne est donc manifestement beaucoup plus préoccupée par les événements locaux que par la menace d'une guerre qu'elle n'entrevoit que localisée entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie. D'ailleurs, l'attentat de Sarajevo n'est signalé qu'en quelques lignes dans *Douai républicain* et dans le *Courrier républicain*, en une seule colonne dans le *Journal de Douai* et n'est présent qu'en page trois du *Petit Douaisien*, qui consacre cependant trois colonnes à l'événement en faisant remarquer que l'assassinat de ce «clérical fanatique» était un «événement européen».

Les premières mentions d'inquiétude datent des derniers jours de juillet avec l'annonce de la guerre austro-serbe, le retour précipité du président Poincaré depuis la Russie où il était en voyage officiel et le rappel des sujets allemands séjournant à Douai dont un grand nombre a pris le train pour l'Allemagne (*Douai républicain* du 31 juillet). L'opinion douaisienne est bien loin de penser à une guerre imminente et l'ordre de mobilisation du premier août, si l'on se réfère aux «journaux de bord» tenus par des Douaisiens, apparaît comme «un coup de tonnerre», provoquant la surprise générale, voire la stupéfaction, ce que confirment les rapports préfectoraux cités par Jean-Jacques Becker (1914, *Comment les Français sont entrés dans la guerre*, Paris, 1977) qui en conclut que le pays, dans ses profondeurs, n'était pas moralement préparé au conflit.

R. A.

Roland Allender est l'auteur notamment de *Douai 1914-1918. Une ville du Nord à l'heure allemande* (Ed. Alan Sutton, 2008, 192 pages) Son prochain ouvrage, *Jules Limbour, un Douaisien très occupé. 1914-1918*, paraîtra en septembre 2014.

La presse clandestine, outil de résistance ?

par Jean-Paul VISSE

La presse, outil de résistance durant la Première Guerre ? L'interrogation est-elle légitime ? Les journaux, soumis à la censure française ou allemande, n'ont-ils pas, d'abord, participé, de chaque côté du front, au «bourrage de crânes» qui a caractérisé la période ?

Si la guerre se gagne sur le champ de bataille, elle se gagne aussi dans les esprits, en les galvanisant ou en les démoralisant. Au cours des quelque trente dernières années précédant le conflit, la presse s'est considérablement développée, elle peut donc être un formidable outil, propice pour contrôler les esprits. Dans les territoires conquis à partir d'octobre 1914, les Allemands dont la volonté est de convaincre les civils de leur bon droit dans ce conflit, de leur supériorité sur le terrain, mais aussi de leur désir de paix, prennent le contrôle de l'information. À leur arrivée, les occupés sont privés de leurs périodiques habituels. Unique moyen d'information, le journal, qu'il soit quotidien ou hebdomadaire, était jusqu'à l'invasion présent dans beaucoup de foyers et dans tous les estaminets. Chaque chef-lieu d'arrondissement possédait plusieurs titres représentant tout ou partie de l'éventail politique. Édités à Lille, plusieurs quotidiens étaient diffusés sur l'ensemble des départements du Nord et du Pas-de-Calais : le plus ancien quotidien, *Le Grand Écho* à 200 000 exemplaires, *Le Réveil du Nord* à plus de 100 000 exemplaires, *La Croix du Nord* à 67 000 exemplaires,...

À Lille, le 29 octobre 1914, le général Heinrich, gouverneur militaire, interdit «le tirage et la distribution de journaux, circulaires et imprimés de toute espèce renfermant des nouvelles actuelles» qui n'ont pas été soumis à sa censure et publiés sans son consentement. Non sans difficulté, le 1^{er} novembre 1914, l'occupant sort à Reithel, le premier numéro de *La Gazette des Ardennes* (Cf. *L'Abeille* n° 11, avril 2009) qui n'arrive à Lille que le 27 décembre 1914. D'hebdomadaire, sa périodicité devient trihebdomadaire le 6 octobre 1915, puis quadrihebdomadaire à partir du 7 avril 1916. En dix-huit

mois, son tirage est passé de 4 000 à 125 000 exemplaires. D'autres journaux, de création récente comme *Le Bruxellois* ou allemands comme *La Gazette de Cologne*, sont également diffusés dans les territoires occupés.

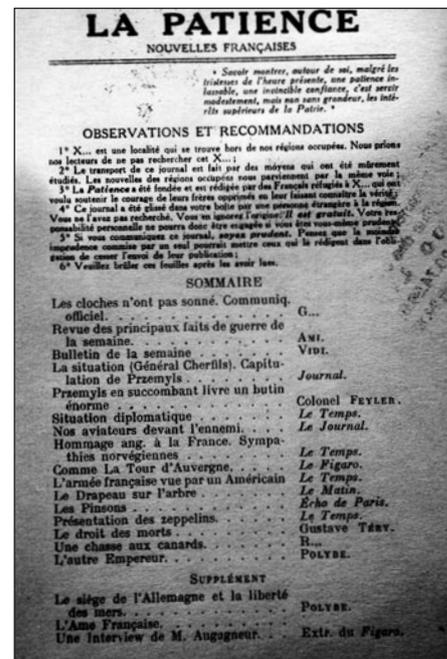
Dans quelques villes de la région, Lille, Roubaix,... un bulletin hebdomadaire voire bihebdomadaire, ne contenant que des informations officielles, est «publié par la municipalité sous le contrôle de l'autorité allemande». Il donne les actes de l'occupant, les avis de la mairie, quelques informations : état-civil, articles nécrologiques, condamnations, recettes, mais aussi de nombreuses annonces voire réclames (Cf. *L'Abeille*, n° 10, décembre 2008). Même sur ces publications apparemment anodines, la censure allemande est particulièrement vigilante.

En territoires occupés, toute l'information autorisée ne peut être que progermanique, même si quelques journaux français voire anglais arrivent à y pénétrer, achetés à prix d'or par l'intermédiaire de la Hollande ou jetés par un avion allié qui les survolent.

■ Un appel à la patience et à la confiance

Outil de propagande, la presse fut aussi un instrument de résistance. Des journaux parus clandestinement s'efforcent d'entretenir «une patience inlassable et une invincible confiance», c'est-à-dire la foi en une France victorieuse face à la propagande, à l'information mensongère de l'ennemi. *L'Oiseau de France* de Firmin Dubar, Joseph Willot et l'abbé Jules Pinte, paru, sous des titres différents, de janvier 1915 à novembre 1916 (Cf. *L'Abeille* n° 1, mai 2004), est le plus connu des feuilles clandestines depuis les articles de l'abbé Auguste Leman¹ dans *Le Bulletin de guerre des facultés catholiques*² et repris par d'autres auteurs. Exemplaire par sa longévité et par son organisation, ce journal ne fut pas le seul. Dès le début de la guerre, des feuilles, écrites à la main, reproduites en nombre restreint, ont probablement circulé. Dans les fonds des archives départementales du Nord, nous avons retrouvé

deux feuilles de plusieurs pages datant de 1915, l'un sans titre et l'autre, comportant deux numéros non datés, et intitulé *Confiance!!!*. L'avertissement sous le titre de cette dernière ne laisse aucun doute sur son caractère clandestin. Si la structure diffère d'un journal à l'autre, la présentation est très proche : une vingtaine de feuillets dactylographiés, reproduits à la ronéo. Le contenu est la plupart du temps réalisé à partir d'articles de journaux français, voire anglais, mais aussi, pour *Confiance!!!* d'articles de périodiques du monde entier et d'Allemagne. Les commentaires sont rares, parfois y trouve-t-on à la suite d'une nouvelle un commentaire ironique ajouté par ceux qui l'ont lue ou captée.



La Patience, le premier titre clandestin édité par Joseph Willot.

Alors que la guerre dure, que le joug de l'occupant est de plus en plus pesant aux civils, voire meurtrier, cette presse entend résister au défaitisme, à «l'emprise morale de l'envahisseur³» par des informations venues principalement de la France libre, rectifiant la propagande allemande. Cette presse n'appelle pas à lever le fer contre l'occupant, tout juste *L'Oiseau de France* rappelle-t-il les Lillois à leur devoir face aux réquisitions allemandes. La réalisation de ces journaux suppose souvent une organisation. Derrière *L'Oiseau de France*, ils sont plus d'une trentaine de personnes à recueillir l'information, la dactylogra-

La presse clandestine, outil de résistance ?

phier, la reproduire, puis la diffuser. Cette publication atteint un véritable degré de professionnalisation : imprimée sur deux colonnes, elle est parfois illustrée de dessins et de cartes. Pour le 14 juillet 1916, sa une est même entourée d'un liseré bleu-blanc-rouge.

On peut s'interroger sur la date de sortie de ces journaux. Nous la connaissons précisément pour *Le Journal des occupés...* *inoccupés*, et pour *La Patience* : 1^{er} janvier 1915 et 23 février 1915. C'est un peu délicat pour les deux autres feuilles retrouvées aux Archives départementales du Nord, cependant une date, un événement permettent de dater les exemplaires : octobre et novembre 1915. En septembre 1914, la bataille de la Marne a mis un coup d'arrêt à la progression allemande. Après la bataille de l'Yser, des 18-27 octobre, des deux côtés, les combattants s'enterrent dans des tranchées. À la mi-décembre, le front est stabilisé sur une ligne de quelque 750 km allant de Nieupoort à Belfort. Malgré leurs succès, les Russes n'ont pas pris Berlin comme on l'espérait. L'espoir d'une guerre courte s'évanouit. Il faut s'installer dans la durée, prendre patience. L'arrivée de *La Gazette des Ardennes*, cette entreprise de démoralisation, n'est peut-être pas étrangère à la diffusion sous le manteau de ces bulletins clandestins. L'année 1915 est d'ailleurs marquée par une série d'offensives françaises : en février-mars en Champagne, d'avril à juin en Artois et dans la région d'Ypres, de septembre à novembre à nouveau en Champagne et en Artois. C'est aussi cette année-là que se mettent en place différentes organisations de renseignements dans la région lilloise. Eugène Jacquet et ses amis⁴ organisent un réseau d'évasion de soldats et de renseignement. René Wibaux qui participe à cette filière propage également des feuilles clandestines dont *L'Oiseau de France*⁵. Louise Bettignies⁶ est recrutée par l'Intelligence Service. Elle organise avec le commissaire de Tourcoing Alphonse Lenfant, chargé de diffuser le journal de Dubar et Willot dans sa ville, un réseau de 80 personnes qui collecte des informations militaires. Le Lillois André Hecquet, militaire réformé en 1913, présenté comme l'un des premiers collaborateurs de Joseph Willot⁷, en fait partie. Sans que l'on puisse établir de liens entre ces divers « actes de résistance » à l'en-

nemi, leur rappel permet de mieux prendre conscience de l'environnement de l'époque.

Au début de l'année 1915, Dubar et Willot, puis plus tard dans l'année d'autres connaissaient-ils les initiatives prises de l'autre côté de la frontière ? Des Français traversaient déjà la Belgique pour faire des allers-retours en Hollande non occupée. Là des journaux « prohibés » y étaient déjà diffusés depuis le début de l'occupation allemande⁸. Le premier d'entre eux, *La Vedette*, apparaît dès le 8 août à Hasselt. *La Soupe* sort à Bruxelles dès septembre 1914. Toujours à Bruxelles, le 1^{er} février 1915 paraît le premier numéro de *La Libre Belgique*, créée par un homme de presse Victor Jourdain, associé à Eugène Van Doren. Ce journal sortira 171 numéros jusqu'en novembre 1918 avec un tirage qui culminera à 20 000 exemplaires.

■ Le rôle de la radio

Comment ignorer l'apport de la radio dans ces journaux clandestins ? En 1914, la TSF est encore balbutiante, elle est d'abord utilisée à des fins militaires. Le nombre de postes, à usage individuel, est peu élevé dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais. La plupart des installations sont supprimées dès les débuts de la guerre. À leur arrivée, les Allemands interdisent toute communication avec la France libre. Pourtant quelques individus, curieux de science et de technique, coiffent le casque pour capter les messages du poste militaire de la Tour Eiffel, mais aussi la station anglaise de Poldhu, en Cornouaille. Aux premiers moments de l'occupation, l'abbé Pinte brave les inter-

dicts et écoute les communiqués français que d'autres se chargent de faire connaître mezza-voce à quelques notabilités. L'idée de créer un journal ne germe que quelques semaines plus tard. La démarche fut-elle la même pour les *Feuilles jaunes* ou la *Confiance* ? Probablement ! L'utilisation de la radio pour capter « les communiqués français sûrement et propager la bonne vérité en même temps que le réconfort » ne semble pas rare. Dans un article paru dans *Le Télégramme du Nord* après la guerre, Jean Sainsaux⁹ raconte l'histoire de deux jeunes Cambrésiens, les frères Paul et Fernand Lussigny, âgés de 18 et 16 ans en 1914, qui « construisirent leur premier appareil peu après l'arrivée de l'ennemi ». Celui-là leur permet de « prendre » les postes anglais, de Lyon, mais aussi de Nauen en Allemagne. « Ces bonnes nouvelles, écrit le journaliste, sont le lendemain soigneusement répandues, non seulement en ville, mais dans toute la région. »

D'autres encore revendiquèrent la création d'un journal dont on ne trouve plus aucune trace. N'attribuons pas à la presse « clandestine » le rôle qu'elle joua quelque vingt-cinq ans plus tard. Souvent ignorée, elle ne fut pas aussi rare qu'on le croit, elle permit de faire circuler une information différente de celle distillée par l'occupant. Elle fut un outil de réconfort, voire de résistance face à un ennemi dominateur.

J.-P. V.

A paraître : Jean Heuclin et Jean-Paul Visse, *La Presse clandestine dans le Nord occupé*, Presses universitaires de Valenciennes, coll. Textes en contexte.

1. Professeur d'histoire aux facultés catholiques de Lille, Auguste Leman (1879-1945) participa à la confection et à la diffusion de ces journaux clandestins.

2. Auguste Leman, « Vingt-deux mois de journalisme français à Lille sous l'occupation allemande » in *Bulletin de guerre des facultés catholiques de Lille*, « A la mémoire de Joseph Willot », n° 13, p. 604-632.

3. Fiche Joseph Willot, datée de 1920, ADN M127/74.

4. Eugène Jacquet, Georges Maertens, Sylvère Verhulst et Ernest Deconninck furent arrêtés en juillet 1915. Condamnés à mort le 21 septembre, ils sont exécutés le 22.

5. « Une belle figure roubaisienne disparaît. Mort de M. René Wibaux », *Journal de Roubaix*, 16 mars 1938.

6. Louise de Bettignies est arrêtée le 20 octobre 1915. Condamnée à mort, sa peine est commuée en travaux forcés à perpétuité. Malade, elle meurt le 27 septembre 1917 à Cologne.

7. ADN, M127/101, fiche André Hecquet.

8. Cf. Emmanuel Debruyne, « Les journaux prohibés en pays occupés ; 1914-1918 », in Robert Vandebussche, *La résistance en France et en Belgique occupée (1914-1918)*, Institut de recherches historiques du Septentrion. Université Charles de Gaulle-Lille 3, n° 51, 2012, p. 77-97.

9. Nous suivons là l'article de Jean Sainsaux, « Renseignés malgré les Allemands ».

L'oiseau de France , journal de résistance ?

par Philippe WARET

C'est à peine quinze jours après l'entrée des Allemands à Roubaix, alors que l'on est sans nouvelles de l'évolution de la guerre, que l'abbé Pinte, professeur à l'Institut Roubaisien, capte un communiqué de la Tour Eiffel à l'aide d'un petit appareil de radio télégraphie. Il recopie immédiatement les nouvelles pour le préfet, l'évêque, le sénateur Dron. L'abbé a pris des risques, car une première perquisition a lieu chez lui le 16 novembre 1914, mais sans rapport avec ce qu'il fait.

ment allemand installé dans la maison des œuvres¹. En mai paraît un arrêté d'Hofmann interdisant les publications qui n'auraient pas été soumises à l'approbation de la Kommandantur.

On peut lire dans ce journal des articles régionaux, des fantaisies, des rubriques religieuses, scientifiques et économiques, et surtout les principaux faits militaires de la semaine écoulée. Madame Willot y tient une rubrique féminine, et l'artiste Soubricas y dessine des caricatures de personnes connues

piqué sur la porte du Général en chef, et des officiers allemands le trouvent glissé dans leurs poches. Cela a pour effet d'augmenter la fureur des Allemands qui redoublent les recherches et les perquisitions, Le 14 juillet 1916, *L'Oiseau de France* paraît avec un liseré tricolore.

Le 14 octobre 1916, un sieur Lefebvre muni d'une carte officielle des services de l'armée anglaise basés à Folkestone, et d'un exemplaire de *L'Oiseau de France* se présente à l'abbé Pinte, qui est arrêté le 20 octobre, transféré à Loos, puis à Bruxelles le 8 décembre, à la prison Saint Gilles. Firmin Dubar est également arrêté, ainsi que la jeune Marguerite Nollet, assistante de l'abbé Pinte pour les bulletins radio. Joseph Willot décide alors de tirer le dernier numéro de *L'Oiseau de France*, ce qui a pour effet d'entraîner la libération de Firmin Dubar et Marguerite Nollet.

En décembre 1916 paraît *La Voix de la Patrie*. Peu de temps après, Joseph Willot est arrêté à son tour, emmené à Loos, suivi par Firmin Dubar et Marguerite Nollet. Ils sont interrogés à Bruxelles, puis ramenés à Roubaix le 24 février 1917 où ils sont incarcérés aux Bains Roubaisiens. Le tribunal de guerre allemand les juge dans la grande salle de la Chambre de commerce de Roubaix. Ils sont condamnés à 10 ans de prison, et la jeune femme à deux ans et six mois.

Marguerite Nollet est incarcérée successivement à Aix-la-Chapelle, Siegburg et Holzminden. Elle retrouve Roubaix en septembre 1918. L'abbé Pinte, Firmin Dubar et Joseph Willot retrouvent également Roubaix mais dans des conditions différentes. L'industriel, interné à Rheinbach, doit sa survie aux soins de l'hôpital Saint-Joseph de Buel. Quant à son ami le pharmacien Willot, il est rapatrié à l'armistice en pleine agonie, et il décède à Roubaix le 31 mars 1919. Il recevait la croix de la Légion d'honneur, à titre posthume, en mars 1920. Firmin Dubar et Jules Pinte en juillet 1922. Marguerite Nollet dut attendre 1927.

Ph. W.



Le pharmacien Joseph Willot



L'industriel Firmin Dubar



L'abbé Jules Pinte

Enthousiasmé par les premières nouvelles obtenues, l'industriel Firmin Dubar a l'idée de fonder un vrai journal. Joseph Delespaul, le secrétaire du Syndicat mixte est contacté, car il dispose d'une ronéo et d'un bureau isolé. C'est ainsi que le 1^{er} janvier 1915 paraît le premier numéro du *Journal des occupés... inoccupés*. Un deuxième numéro paraît le 13 janvier, puis un troisième le 24 janvier. En février 1915, Lille profite également de ces nouvelles. Là bas le journal s'appellera *la Patience*. Au même moment, le journal s'installe dans les bureaux de Paul Delmasure.

En mars, Madame Reboux, la directrice du *Journal de Roubaix*, qui ne paraît plus depuis octobre 1914, met à disposition une presse à pédale. Deux ouvriers typographes, Dutrieux et Wardavoir, viennent renforcer l'équipe.

Le 1^{er} avril, une perquisition a lieu chez Firmin Dubar, sans résultat, sinon que le lendemain 1080 pièces de tissus sont saisies par les soldats allemands et emmenées par quinze camions. On transfère la presse chez Joseph Willot, rue du Vieil Abreuvoir, à deux pas du caserne-

ment allemand installé dans la maison des œuvres qu'il intitule *silhouettes de boches*. La distribution est assurée à Roubaix par une vingtaine de personnes, Messieurs Willot et Soubricas s'occupant de Lille.

Le journal change plusieurs fois de nom, pour égarer l'ennemi: *les Nouvelles françaises*, *la Voix de la Patrie*, *l'Hirondelle de France*, *le Courrier de France*, avant d'interrompre toute parution en novembre 1915, à la suite à plusieurs perquisitions.

Il faut attendre janvier 1916 pour que reparaisse le journal à présent baptisé *L'Oiseau de France* sur une proposition de Madame Willot. Ses auteurs ont également l'idée de fabriquer un tampon en caoutchouc portant au centre un oiseau entouré des mots *poste aérienne*, ce qui permettait à toute personne surprise en sa possession d'affirmer l'avoir trouvé sur le sol. Fin février 1916, *L'Oiseau de France* rétablit la vérité sur la bataille de Verdun que les Allemands l'avaient fait tourner à leur avantage.

L'euphorie gagnant les lecteurs, certaines imprudences sont commises, telles les provocations suivantes: le journal est

1. La maison des œuvres est située 33 rue du Vieil Abreuvoir.

D'autres feuilles clandestines ?

par Jean-Paul VISSE

Les titres de Joseph Willot et de Firmin Dubar ne furent probablement pas les seuls journaux clandestins diffusés pendant l'occupation. D'autres feuilles périodiques destinées à soutenir le moral des occupés ont été publiées. Elles ne furent probablement pas très nombreuses et aucune n'a atteint la longévité et la diffusion de l'entreprise des deux Roubaisiens. Au milieu d'autres écrits, notamment une feuille manuscrite sur les opérations militaires, intitulée «*Bulletin des armées de la République*» et datée du 26 novembre 1914, la reproduction du discours du président de la République prononcé lors du 14 juillet 1916, repris du *Matin* et probablement distribué par avion¹, deux autres périodiques clandestins ont été conservés dans les collections des Archives départementales du Nord.

■ Les feuilles jaunes

En mai 1921, Jules Eucher, entrepreneur de couvertures et professeur de sténographie, officier d'Académie, domicilié à Roubaix, postule pour la médaille de bronze de la reconnaissance française. Créée par décret du 13 juillet 1917, cette décoration, réservée aux civils, est destinée à témoigner la «*gratitude* [du gouvernement] à toutes les initiatives [...] qui se sont manifestées [...], pour venir en aide aux blessés, aux malades, aux familles de militaires tués au combat, aux mutilés, aux invalides, aux aveugles, aux orphelins et aux populations chassées et ruinées par l'invasion». Tous ceux qui ont participé occasionnellement «à quelque œuvre de bienfaisance ou d'assistance», peuvent également y prétendre.

Né en 1871 à Roubaix, Jules Eucher estime répondre à ce dernier critère. «Durant l'occupation, lit-on dans son dossier, il publia et diffusa les «feuilles jaunes» tirées sur ses machines à écrire dont le but était de reconforter les populations envahies en donnant des extraits des journaux français et anglais et des renseignements recueillis par la TSF.» Signe de sa bonne foi, Eucher avance une plaquette qui lui a déjà été remise en juillet 1919 par la Fraternelle des combattants de Roubaix pour services rendus à la population. Le préfet du Nord ne s'oppose pas à cette attribution de cette

médaille. Eucher fit-il partie des 15 000 bénéficiaires? Nous n'avons pas consulté la liste des récipiendaires dans la série BB/32 des Archives nationales pour répondre à cette question.

Le hasard nous a mis en présence d'une quinzaine de pages, sans titre, non datée, mais reproduite sur du papier jaune qui pourrait être le périodique d'Eucher. Ces feuilles s'ouvrent par le discours, à ses soldats, le 21 juillet 1915, du roi Albert, symbole de la résistance et du courage belge. Suit la fin de non-recevoir brutale de Gustave Hervé, ancien militant pacifiste, à l'appel à la paix de Karl Liebknecht², seul député allemand à avoir refusé de voter les crédits militaires en décembre 1914. Les autres parties de ces «feuilles jaunes» sont réalisées d'extraits d'articles de la *Gazette de Cologne* sur l'effort d'armement fait par la France, du *Matin* sur les réparations futures, du *Figaro*, du *Sun*,...

Un article plus personnel, semble-t-il, traite de l'opportunité de la paix proposée par l'Allemagne. L'auteur se montre intraitable. En position favorable, alors qu'elle occupe la Belgique, et le nord de la France, l'Allemagne misait sur un succès rapide, or elle voit «approcher le moment où tout va couler». En un an, la France et ses alliés viennent, en effet, d'accomplir des efforts considérables qui leur permettront d'en recueillir les fruits. De plus, l'Allemagne ne veut faire la paix qu'avec «l'idée bien arrêtée de recommencer la guerre dans 10, 15 ou 20 ans». Selon l'auteur, pour que la paix soit durable, pour assurer l'avenir des futures générations, il faut que le militarisme allemand soit réduit à merci. Le sang français ne doit pas avoir été versé pour rien.

Faut-il y voir un signe de son origine roubaisienne? Ce bulletin reprend la protestation du gouvernement français après la déportation de 130 citoyens de la ville de Jean Lebas, publiée dans la *Kolnische Zeitung*. Le 1^{er} juillet 1915, des chefs d'entreprise et des commerçants, trente-deux conseillers municipaux et deux ecclésiastiques ont été arrêtés puis déportés au camp de Gustrow dans le Grand-Duché de Mecklembourg. En effet, la ville avait refusé de payer une indemnité de 150 000 F pour la recons-

truction du consulat allemand d'Alexandrette bombardé par la flotte française. De plus, des industriels roubaisiens, dont Firmin Dubar, ont refusé de travailler pour l'armée allemande. Le gouvernement français annonce des représailles jusqu'à la remise en liberté des prisonniers. Cette menace n'impressionne nullement la *Kolnische Zeitung* qui, dans une note de la rédaction traduite approximativement, conclut: «les représailles ne nous effraient nullement, parce que nous avons les moyens d'user de représailles correspondantes.»

Selon les dires de Jules Eucher, ces «feuilles jaunes» reprenaient également «les annonces du *Matin* donnant des nouvelles des leurs aux habitants qui en étaient privés». Le document retrouvé aux Archives départementales du Nord ne contient hélas aucune annonce de ce type. Enfin, l'auteur rapporte que, soupçonné pour cette activité «de presse» par les Allemands, il aurait fait un mois de prison en octobre 1917, puis aurait été relâché faute de preuve. Cette affirmation pourrait laisser supposer que les «feuilles jaunes» auraient ainsi été diffusées pendant quelque deux ans.

■ Confiance !!!

Comme *La Patience*, l'objectif de la *Confiance !!!* est tout entier contenu dans son titre: entretenir l'espoir chez les occupés. Les fondateurs de ce journal appellent eux aussi leurs lecteurs à la prudence. Sous le titre de leur journal, ils donnent une consigne très nette à leurs lecteurs: «Ne prêtez ces feuilles qu'aux personnes en qui vous avez une confiance absolue et sur la prudence desquelles vous êtes en droit de compter.» Les deux exemplaires conservés aux Archives départementales du Nord ne sont pas datés. Les événements évoqués ou la date d'un article reproduit permettent de situer le moment de leur sortie. Probablement la fin du mois de septembre 1915 pour le premier qui reprend un article de Jean Richepin, «Le Miracle de la Marne», paru le 12 septembre 1915 dans *Le Journal*, un autre du sénateur de la Meuse Charles Humbert publié dans le même périodique le 15 du même mois, enfin les premières déclarations du nouveau sous-secrétaire d'Etat à l'aéronau-

D'autres feuilles clandestines ?

tique, René Besnard, nommé le 13 septembre. Le second exemplaire sortit probablement durant la deuxième quinzaine d'octobre. Il propose en effet un texte de la *Kolnische Volkszeitung* daté du 15 octobre et cite Viviani, qui fut président du Conseil jusqu'au 29 octobre.

Respectivement de quinze et vingt pages dactylographiées, ces exemplaires sont réalisés essentiellement à partir d'articles de journaux, reproduits les uns à la suite des autres et séparés par un filet. Ces articles proviennent de quelques journaux français: *Le Journal*, *Le Petit Journal* et *Le Matin*, voire de *La Guerre sociale* de Gustave Hervé, plusieurs informations portent la marque de l'agence Havas. *La Confiance!!!* puise également dans de nombreux titres étrangers. Anglais: le *Times*, le *Daily Telegraph*... voire – plus surprenant – américain comme le *New York Herald Tribune*. Les journaux allemands constituent également une source de première importance pour ces feuilles clandestines, essentiellement *La Gazette de Cologne* que l'on peut se procurer assez facilement à Lille selon Émile Ferré³, mais aussi le *Berliner Tageblatt*, le *Vorwaerts*, le *Lokal Anzeiger*, la *Frankfurter Zeitung*,... Les événements des Balkans sont rapportés par des journaux italiens: le *Popolo d'Italia*, la *Stampa*,... Parmi les autres titres étrangers présents dans ces feuilles clandestines, on peut encore citer le journal russe *Nowoïe Wremia*. L'ensemble est très contact, les titres sont en majuscules ou en minuscules, mais il est possible, sans généraliser, de déceler un certain plan. Les événements des Balkans occupent les dix premières pages du second numéro: avec l'entrée en guerre de la Bulgarie aux côtés des empires centraux, le retour au pouvoir du Grec Venizelos, le débarquement d'un corps franco-anglais à Salonique... Viennent ensuite une série d'articles sur la guerre vue d'Allemagne, les opérations militaires franco-anglaises et les appréciations par diverses personnalités ou organes de presse, les opérations aériennes, et enfin des nouvelles diverses.

Confiance!!! n'offre que peu d'informations locales. Ces dernières ne concernent que les opérations militaires. Reprenant «l'officiel⁴ du 11 après-midi», le second numéro évoque brièvement la bataille de Loos-en-Gohelle lan-

cée depuis le 25 septembre. Le lecteur y apprend que la contre-offensive ennemie effectuée par trois à quatre compagnies s'est soldée par la perte de 7 à 8000 soldats allemands. Les extraits d'articles qui suivent célèbrent cette offensive franco-anglaise au même titre que la victoire de Tahure⁵, ils ne disent rien du prix payé par les alliés pour ces succès locaux, même si le *Times* reconnaît que «la patience n'a jamais été aussi nécessaire que maintenant».

Les contributions personnalisées sont peu nombreuses. Dans le premier numéro, les rédacteurs ironisent sur la véracité des informations données par la «Gazette des... Germains». Comprenez *La Gazette des Ardennes*. Des trois exemples cités, l'un concerne la publication «des listes des prétendues victimes des passages d'avions français sur les régions belges et françaises occupées». «La plupart des personnes tuées ou blessés [...] l'ont été, rectifie le rédacteur du journal clandestin, par les projectiles allemands lancés contre ces avions, lesquels n'éclataient qu'en retombant à terre.» Dans le second numéro, il conclut par un commentaire railleur l'inspection de prisonniers anglais près de La Bassée par le Kronprinz.

L'accent est mis sur les succès des troupes franco-anglaises ou leur résistance à l'ennemi tandis que les Allemands subissent des pertes. Les articles de la presse étrangère exaltent le moral des Français. Le drapeau tricolore flottant sur les ruines de la cathédrale de Reims devient le symbole d'une France «fermement décidée, à la veille de la victoire», les Français sont devenus «un peuple capable, dans son amour de la terre natale, d'une endurance tenace». Cette presse s'extasie sur son effort militaire. De la presse allemande ne sont retenus que les propos positifs sur l'ad-

versaire, accréditant l'hypothèse d'une guerre longue. Au contraire, les Allemands sont présentés comme des pillards, des espions, et ayant perdu leur assurance des premiers jours de guerre.

Ces deux exemplaires ne nous apportent aucun élément sur l'origine de la *Confiance!!!* Quels furent ses collaborateurs? Quelle fut son tirage? Ses moyens de diffusion? Sa longévité? Dans une lettre datée du 18 mai 1923⁶, le commissaire de Roubaix qui évoque les différents collaborateurs de *L'Oiseau de France* écrit notamment: «Ces deux journaux [*La Patience* et *L'Oiseau de France*] fusionnèrent en mai 1915 et la presse clandestine continua à se répandre en un journal. Imprimé chez M. Willot sous les noms les plus divers: *La Confiance*, *L'Hirondelle*, *la Voix de la Patrie*, etc. puis finalement *L'Oiseau de France*.» Attribuer la paternité de la *Confiance!!!* à Joseph Willot paraît bien hasardeux. Certes au moment où paraissent les deux numéros de la *Confiance!!!* conservés aux Archives départementales du Nord, sort une édition spéciale de *La Prudence* – autre nom donné par Willot à son journal. Les rédacteurs se sentent menacés. En dernière page, ils annoncent que leur publication sera maintenant irrégulière. Un numéro sans titre sort cependant à la fin du mois et quelques jours plus tard apparaît *L'Oiseau de France*.

Les bulletins clandestins que publia Joseph Willot, ont eu des noms divers pour «dépister les recherches allemandes» comme le dit le commissaire de Roubaix. Mais, cet amalgame, probablement rapide, ne pourrait-il pas simplement laisser penser que ce journal eut lui aussi, comme les *Feuilles jaunes*, une origine roubaisienne? Et que ses fondateurs étaient inconnus?

J.-P. V.

1. On trouve également une reproduction du discours prononcé à Lyon le 25 juillet 1914 par Jaurès sur «les causes de la guerre», imprimé par la fédération du Tonneau à Paris et circulant dans le Nord et le Pas-de-Calais en juin 1916. (ADN, lettre du préfet du Nord du 27 juin 1916). Le secrétaire de la Fédération du Tonneau est Albert Bouderon qui participe à la première conférence pacifiste de Zimmerwald en septembre 1915 avec Alphonse Meerheim. De retour en France, ils fondent un comité qui distribue de nombreuses brochures pacifistes.

2. S'agit-il de la déclaration franco-allemande commune aux socialistes et syndicalistes dénoncée en septembre 1915 lors du congrès de Zimmerwald? Emprisonné, depuis mai 1915, Liebknecht n'assiste pas cette conférence.

3. Émile Ferré, *Croquis et notes d'occupation*, p. 539.

4. Il s'agit probablement du communiqué officiel.

5. Village de la Marne, arrondissement de Sainte-Menehould qui sera anéanti.

6. ADN, M 127/103.

Un journal d'occupation : le Bulletin de Roubaix



Le 14 octobre 1914, les troupes allemandes occupent Roubaix. Le quotidien local, *Le Journal de Roubaix*, sort un dernier numéro, daté du 15. Les rotatives des journaux lillois se sont également arrêtées depuis l'occupation de la capitale des Flandres. Le 29 octobre, le gouverneur militaire de Lille interdit « le tirage et la distribution de journaux, circulaires et imprimés de toute espèce renfermant des nouvelles n'ayant pas été soumis à [sa] censure ». Les Roubaisiens, comme les Lillois, sont alors privés d'informations, en attendant l'arrivée de *La Gazette des Ardennes* et du *Bruxellois*.

Le Journal de Roubaix tente bien de résister, si l'on en croit Mme Reboux, alors directrice du quotidien roubaisien : « la fraude s'organise. Un inconnu frappe un soir à la porte du journal. Il tire des profondeurs de ses poches truquées un quotidien français datant de trois ou quatre jours. Quelle aubaine ! On lui paie trente francs avec joie. Nous avons donné cent francs pour un exemplaire du Temps. On copie les articles intéressants, les commentaires, les communiqués ; on les compose, on les imprime en cachette la nuit. Et le lendemain, ces feuilles sont distribuées dans les quartiers chez des amis sûrs. Le journal qui nous a renseignés, est envoyé au Cercle où se réunissent les industriels ; il va de maison en maison et nous revient usé dans les plis, recollé avec des bandes de papier. Le journal a rempli sa mission glorieuse. Il a apporté la vérité française à des âmes françaises. Mais la vigilance allemande rend de plus en plus rares ces aubaines. Il faut louer cinq francs de l'heure un numéro lu en commun. La Kommandantur ferme le Cercle, emprisonne les lecteurs clandestins. En Belgique comme en France, on résiste et von Bissing (le double singe !) trouve régulièrement sous sa porte, à Bruxelles, la mordante Libre Belgique déposée par une main mystérieuse... » C'est du moins ce que raconte Marie-Alfred Reboux dans *Le Monde illustré* du 5 mars 1923.

À Lille, l'occupant suscite la création du *Bulletin de Lille*¹, destiné avant tout à faire connaître ses décisions. À Roubaix, le mercredi 20 décembre 1916, soit peu

de temps après l'arrestation de l'équipe du journal clandestin *L'Oiseau de France* sort le premier numéro d'un bihebdomadaire, le *Bulletin de Roubaix*, un bihebdomadaire « publié sous le contrôle de l'autorité allemande » d'après son sous-titre, paraissant le mercredi et le samedi. C'est une feuille recto-verso, mise en vente au n° 16 bis de la rue Saint-Georges (actuelle rue du Général Sarrail) au prix de 5 centimes. Le nouveau bulletin est calqué sur le *Bulletin de Lille*. Une différence pourtant : alors qu'à Lille, il s'agit d'une création de la mairie sur demande formelle des Allemands, il semble bien qu'à Roubaix ce soit une initiative privée. Le *Bulletin* est tiré à 1 200 exemplaires (n° 18, du 21 février 1917). Le 11 avril 1917, le *Bulletin* change de dépositaire, il est mis en vente au n° 29 rue Nain. À partir de juillet 1917, il passe de manière irrégulière de deux à quatre pages, et la couleur de son papier varie : blanc, jaune, rose, vert, bleu... Le papier est rare, et, d'après le n° 105 du 19 décembre 1917, on imprime sur ce qu'on trouve. En février 1918, il change à nouveau d'adresse. Le voici maintenant au n° 14 rue du Trichon, où se trouve l'imprimerie Collette.

Ce journal se présente sur trois colonnes, qui reprennent les rubriques suivantes : pour le recto, les actes de l'autorité allemande, les avis des mairies, et des publicités diverses. Pour le verso, une chronique théâtrale, l'état civil, et des publicités. Le contenu du *Bulletin* est bien sûr fort limité : des informations sur les Comités d'alimentation de Roubaix et des environs, des œuvres de charité, de secours, de bienfaisance, et des établissements d'enseignement figurent sur l'une et l'autre page. Il faut y ajouter l'état-civil, de rares articles sur des sujets anodins : l'histoire du boulevard de Beurepaire, la création du parc de Barbieux ou l'histoire du théâtre à Roubaix, le prix du sel, la recette des confitures de rhubarbe, etc., mais aussi des résultats sportifs. On y trouve parfois des poésies en poétos, qui ont pour but de banaliser la situation d'occupation (« Caroline au ravitaillement », par exemple). Les horaires des cours de musique du Conservatoire ou les horaires des tramways

de l'Électrique Lille-Roubaix-Tourcoing sont régulièrement publiés. On y trouve aussi des réclames, comme, par exemple, des publicités pour du « chocolat de fantaisie » – entendre du chocolat sans beaucoup de cacao –, ou des distributions de savonnettes « fabriquées avant la guerre »...

Toutes les exigences allemandes y sont annoncées : réquisitions de matières, de personnes, de logement, évacuations. Les revues d'appel y sont évidemment mentionnées. On peut par exemple y lire l'interdiction de ramasser les paniers lancés par des aviateurs, ces paniers pourraient contenir des pigeons voyageurs, et l'obligation est faite d'avertir immédiatement l'autorité allemande de telles trouvailles. Les condamnations font bientôt la première page : ainsi le 17 février 1917 est publiée une liste de peines de prison et d'amende, avec les motifs des condamnations. Mais on y trouve rien sur le procès de l'industriel Firmin Dubar, du pharmacien Joseph Willot, de l'abbé Jules Pinte, et de leurs amis, les promoteurs du *Journal des occupés... inoccupés*, au titre changeant². Le *Bulletin de Roubaix* tente également de réfuter des articles de journaux paraissant de l'autre côté du front, tel ceux du *Matin* portant sur le traitement des prisonniers français en Allemagne.

Le 16 octobre 1918, au moment de l'évacuation allemande, *Le Bulletin de Roubaix* cesse de paraître. Il reparait le 16 novembre 1918, libéré de la tutelle allemande, célébrant l'arrivée des armées alliées. Son dépôt général se situe alors au n° 33 rue du Bois, chez le libraire Henri Claisse. Selon la Bibliothèque nationale, il existe une livraison datée du 28 novembre. Il semble que ce soit là l'ultime numéro. Voilà une belle documentation pour un historien qui s'intéresse à la vie quotidienne des Roubaisiens pendant la période d'occupation...

Philippe WARET et B.-M. FARGNIERS

1. Cf. « La presse pendant la Grande guerre. 1 : *Le Bulletin de Lille* », Jean-Paul Visse, *L'Abeille* n° 10, décembre 2008, p. 10-12

2. Pour des raisons de sécurité, le périodique clandestin a changé souvent de titres : *Les Nouvelles françaises*, *L'Écho de France*, *La Voix de la patrie*, *L'Hirondelle de France*, *Le Courrier de France*, *La Prudence*, *L'Oiseau de France*.

Le Cateau : Bulletin des évacués (1914-1918)

par Thierry LENGRAND et Bernard GRELLE

Le 23 août 1914, la *British Expeditionary Force*, dominée par les troupes allemandes, se replie vers le sud avec les troupes belges et françaises. Le corps expéditionnaire est coupé en deux. Le 1^{er} corps du général Smith-Dorrien se dirige vers Le Cateau. Désobéissant aux ordres de son chef, Smith-Dorrien décide de livrer bataille sur une ligne Esnes-Caudry-Le Cateau le 26 août. Les Anglais sont submergés, et Le Cateau est pris après une très dure bataille de rue. Bien que la ville ait relativement peu souffert, un certain nombre de familles catésiennes ont fui les combats¹.

Le 11 décembre 1914 paraît *Le Cateau : bulletin des évacués*, gratuit, non périodique et réservé aux Catésiens qui ont quitté leur ville. Le projet de cette publication est né à Frévent nous dit son promoteur, l'abbé Lamendin². «Les archives de la future publication consistaient en une liste de vingt-trois familles catésiennes évacuées. [...] La seule qualité qu'il revendiqu[ait] c'[était] d'être tout entier et uniquement catésien», ajoute-t-il.

Charles Lamendin est né à Erchin dans le Douaisis en 1881. Après une enfance studieuse, dans une famille conservatrice, il fait ses études au séminaire de Cambrai. Il enseigne d'abord les sciences au collège catholique de Marcq-en-Barœul, où étaient accueillis les jeunes gens issus des meilleures familles de la région. Ordonné en décembre 1906, il est nommé vicaire au Quesnoy, puis à la veille de la guerre au Cateau. Par la suite, il exercera son ministère à Douai, puis à Loffre, où il meurt le 15 mai 1957.

■ Le bulletin des évacués

Écrit à la main et dupliqué à l'alcool, *Le Cateau : bulletin des évacués* est signé par l'abbé, alors réfugié à Allouagne, près d'Auchel et Lillers, dans le Pas-de-Calais, chez l'abbé Deguingotte. Puisque «la famille paroissiale du Cateau est dispersée aux quatre coins de la France, chacun de ses membres est condamné à l'isolement.» C'est pourquoi il a décidé de lancer ce bulletin «pour adoucir [cette] solitude forcée. Ce premier

numéro avait un aspect minable, encrage défectueux, texte à peine lisible, le rédacteur n'ayant aucune prétention à la calligraphie». *Le Bulletin* ne se veut pas «une publication périodique, c'est un imprimé de circonstance, qui paraît au gré des événements». L'abbé le répète le 11 décembre 1916 : «sa publication est toujours à la merci des événements». «Vos lettres arrivent à Allouagne sur la fin de la quinzaine qui suit l'expédition du bulletin, et immédiatement le numéro suivant est imprimé» (id.). En fait, ronéoté à quarante exemplaires, grâce à l'abbé Fiquet, qui a prêté sa machine à photocopier. Dans la cinquième livraison, l'abbé annonce que les numéros parus sont épuisés, mais qu'ils seront réimprimés «pour compléter les collections». À partir du numéro 7 daté du 18 mars 1915, le *Bulletin*, réduit à deux pages, est imprimé, sans indication de lieu. Dès le n° 13 du 26 août 1915, il est fabriqué chez Lecocq à Angers, comme les suivants. L'abbé résume ces péripéties dans la livraison du 11 décembre 1916 (n° 26) : «Aussi longtemps que j'exerçai les fonctions de vicaire à Allouagne, je pus faire paraître le bulletin tous les quinze jours. Survint mon incorporation à la première section d'infirmiers. Comment assurer l'impression et l'expédition de la feuille naissante? Les premières démarches ne donnèrent aucun résultat. La copie du numéro 7 dut accomplir plusieurs voyages à la recherche d'une imprimerie qui voulut bien lui permettre de vivre, elle rencontra de pénibles refus; enfin une inspiration providentielle la fit diriger vers Angers. Elle y trouva un accueil sympathique et de précieux dévouements». Des quarante exemplaires du numéro 1, destinés à des familles de notables catésiens, dispersées en France et en Suisse, le tirage était passé à quatre cents exemplaires. au numéro 26, en décembre 1916.

Dans le numéro 4 (23 janvier 1915) l'abbé annonce à ses lecteurs qu'il est mobilisé, et affecté à la 1^{re} section d'infirmier militaire, et dans le numéro six

qu'il est envoyé à Magnac-Laval (Haute-Vienne). Il prie alors ses abonnés d'attendre la sortie du bulletin suivant pour lui écrire. Quelque temps après, le 30 septembre 1915, (les numéros 10 et 11 manquent à la collection³) il raconte sa permission, occupée à visiter autant que possible ses ouailles. L'abbé a été envoyé au front, puisqu'il conclut son récit «je rentre juste au moment de l'attaque, d'où un grand retard à la rédaction du *Bulletin*». Le 20 août 1916, ceux qui veulent recevoir un exemplaire du numéro 23 (20 pages!), doivent écrire aux bons soins des sœurs de la Charité, Sainte-Marie-la-Forêt, à Angers. Le 11 avril 1918, l'abbé Lamendin est «inscrit pour la première ligne de départ pour le Maroc ou Salonique», mais il ne partira pas. Les lettres (renseignements changement d'adresse etc.) doivent toujours être adressées à Sainte-Marie-la-Forêt.

■ Son financement

Le Bulletin parle aussi argent : «Les frais sont presque nuls, comme il convient en temps de guerre; la note à payer sera présentée aux intéressés à leur domicile, au Cateau même, quand tous y seront heureusement rentrés». Malheureusement, on ne dit pas qui sont ces «intéressés», ni pourquoi ou combien ils devront payer. Le 23 janvier 1915 (n° 4) on apprend que quelques personnes ont envoyé spontanément de l'argent. Le 11 décembre 1916, l'abbé revient à la charge : «En créant le bulletin mon intention formelle fut de ne pas ajouter de charges nouvelles aux Catésiens déjà si éprouvés. Le service du *Bulletin* a été et sera toujours gratuit». Nouveau rappel le 24 août 1917 : «Le *Bulletin* est adressé gratuitement à tous les Catésiens qui en font la demande»; mais, «afin de réduire le travail, et les frais d'expédition de plus en plus considérables, il vaudrait mieux qu'un seul numéro soit envoyé pour plusieurs familles proches les unes des autres».

L'abbé Lamendin décide que l'argent non utilisé sera envoyé aux soldats catésiens «qui manquent de ressources». Pour obtenir ce subside, les demandeurs doivent envoyer une requête contresignée par l'aumônier ou par un officier. Il crée donc une «caisse militaire», et donne dans chaque parution l'état des sommes reçues et dépensées. Il recom-

Le Cateau : Bulletin des évacués (1914-1918)

mande aux futurs donateurs de n'envoyer que de petites sommes, seul moyen d'organiser «une œuvre qui dure». Le 30 juin 1916 (n° 21), l'abbé signale qu'une loi récente «ordonne que les œuvres privées de bienfaisance à l'occasion de la guerre se soumettent à une déclaration et à un contrôle officiel. En conséquence le *Bulletin* cessera de publier l'état de sa caisse militaire». Mais l'envoi de mandats n'est pas interrompu pour autant. Une telle générosité suscite des appétits : on croit qu'il existe une association pouvant fournir des secours à des individus dans le besoin (n° 39, 1^{er} juillet 1918), ce qui n'est bien sûr pas le cas. L'abbé fait alors le compte de ses ressources : «1) mon prêt de soldat de 2^e classe; 2° l'allocation mensuelle de 5 francs de M. le préfet; 3) mes honoraires de messes; 4) les aumônes des personnes qui s'intéressent au *Bulletin*». Il n'existe pas d'association, et les aides ne peuvent être que modestes.

■ Son contenu

Dans les quatre pages du numéro 1, l'abbé donne l'emplacement des «quatre maisons incendiées par les Allemands», et les noms de plusieurs personnes décédées («par compassion pour eux, récitons un *De profundis...*», ajoute-t-il), sans oublier des nouvelles du curé-doyen, resté à Busigny. Ce numéro préfigure les quarante-et-un suivants : des nouvelles de la ville, quand c'est possible; des nouvelles des paroissiens, et des soldats, du Cateau, la liste des décès, civils et militaires, et celles de blessés et de prisonniers. Dès la quatrième livraison apparaissent les demandes de renseignements sur l'un ou l'autre, ou sur des familles entières. Un article, le premier du genre, intitulé «Bombardement de la ville et entrée des Allemands» est publiée dans le sixième numéro. Le numéro 8 est réduit à deux pages consacrées à des demandes de renseignements sur des familles restées au Cateau, ou récemment évacuées.

Dans le numéro 2 (26 décembre 1914), l'abbé remercie les personnes qui lui envoient des renseignements : le *Bulletin* ne peut fonctionner qu'en réseau. Il donne des conseils de rédaction : «Envoyez les renseignements que vous possédez aussitôt l'arrivée du *Bulletin* et ne les noyez pas dans un flot de formules épistolaires; employez les

titres même du *Bulletin* pour chaque catégorie de nouvelles, n'omettez aucun détail, le plus insignifiant a une très grande valeur». Dans le numéro 23, il précise à nouveau que «la rédaction du



Bulletin est l'œuvre de tous les Catésiens sans exception. Les nouvelles publiées dans chaque numéro sont extraites textuellement des lettres qui me sont adressées : des faits et des impressions personnelles en quelques phrases concises, ni banalités, ni remplissage. Il est intéressant de constater la facilité et la simplicité avec laquelle nos soldats savent manier la plume. Une mention spéciale est due pour les articles plus importants, si vivants et si naturels en pays envahi, les rapatriements, etc. Tous ces documents n'étaient pas, dans l'intention de leurs auteurs, destinés à la publication. Je les ai fait paraître pour que, de leur ensemble, il soit possible d'apprécier les épreuves résultant de la guerre. Mes fonctions d'infirmier ne me permettent pas d'assumer la tâche de composer régulièrement des articles de fonds. Lorsque ma besogne est terminée, le peu de temps libre dont je dispose est consacré avant tout à l'expédition du courrier quotidien». Ce mode de rédaction peut entraîner des erreurs : «Lorsqu'une erreur d'information se produira, les lecteurs du *Bulletin* seront indulgents et les mieux renseignés

s'empresseront de communiquer leurs rectifications auxquelles il sera toujours fait un excellent accueil (8 avril 1917, n° 30)». Les articles de fonds n'en existent pas moins, tels «La retraite de Mons», ou «Malheureux parce qu'insociables» (nos 32, 36, 38), tous deux agrémentés de la mention «Reproduction interdite».

L'abbé n'oublie pas un instant qu'il est prêtre. Il s'efforce de veiller sur le moral des civils ou des soldats qui le lisent. Aux jeunes filles, il délivre un sermon «imprimé» (n° 39). Aux soldats, il affirme ses valeurs chrétiennes désarçonnées par la guerre, et n'hésite pas à désigner l'ennemi sous le nom de «Boche» dans un texte signé «Votre vicaire tout dévoué».

■ La délivrance

Le 1^{er} novembre 1918, la première page du *Bulletin* est occupée par ce seul titre : «Le Cateau est délivré». Le suivant, daté du 30 novembre 1918 (n° 42), est le dernier de la collection : l'abbé Lamendin y décrit sa visite du Cateau en ruines : la ville épargnée en août 1914 a beaucoup souffert en octobre 1918 des bombardements anglais, puis de la contre-attaque allemande. Il raconte son retour au village natal, Erchin, qui ne vaut pas mieux.

Le *Bulletin* ne survit pas à la fin de la guerre, semblable en cela aux journaux du même genre, le *Bulletin des réfugiés du département du Nord* et son pendant le *Bulletin des réfugiés du Pas-de-Calais*, ou *L'Écho de Boussières*, qui devint le *Journal et bureau d'informations des mobilisés et réfugiés de Boussières-en-Cambrésis*. Et combien d'autres, ignorés des bibliothèques, qui portent témoignage de la vie des populations pendant la Grande guerre ? Le *Bulletin des évacués*, dans sa présentation austère et modeste, témoigne de ce que fut la longue occupation allemande d'une petite ville bourgeoise et industrielle que la Première Guerre mondiale bouleversa au point que son déclin économique s'amorce dès les années 1920...

Th. L. et B. G.

1. D'après http://fr.wikipedia.org/wiki/Bataille_du_Cateau
 2. D'après <http://loffre-toussaintdomise.fr/lespretres.html>
 3. Cette collection est consultable à la bibliothèque municipale du Cateau, qui l'a numérisée. Le *Bulletin des évacués* est ignoré aussi bien de la BnF que de la bibliothèque municipale de Lille.

Albert Londres, correspondant de guerre dans le Nord

En septembre 1914, Albert Londres a 30 ans. Il signe son premier article dans *Le Matin*. Journaliste parlementaire depuis 1906, il est correspondant de guerre depuis quelques semaines et est venu de Paris à Reims à vélo. Il raconte l'incendie de la cathédrale survenu le 19 septembre.

À la suite d'un différend avec son journal, Londres devient correspondant de guerre pour plusieurs périodiques dont *Le Petit Journal* et rend compte de la campagne d'Orient : la Serbie, la Grèce, la Turquie, l'Albanie,...

Puis il couvre la fin de la guerre en France. En octobre 1918, il est dans le Nord avec les Britanniques. À Lille l'attend «le plus émouvant spectacle de [sa] vie», «une ville en délire». À l'heure de la Délivrance, Lille exulte. Quelques jours plus tôt, c'est dans «Cambrai dévasté par les Boches» qu'il était entré. Déjà, «le repli des Allemands est général» comme le titre *Le Petit Journal*, mais partout ce n'est que désolation comme le constate dans la cité archiépiscopale le reporter parisien.

CAMBRAI !

(De l'envoyé spécial du *Petit Journal*)

Front britannique, 10 octobre. – Ce sont des barbares. Ne cherchons pas d'autres motifs à leurs saletés, il n'y en a pas. Ils ont incendié Cambrai pour rien, uniquement par tradition. Pressés par leur fuite, ils n'ont pu terminer l'ouvrage. Ils ont dû regarder leur montre, compter qu'il ne leur restait que peu de temps et comme ils ne pouvaient pas tout de même manquer à ce point au rythme de leur guerre, comme ils ne pouvaient pas ne pas détruire Cambrai, ils se sont résignés, ils ont choisi un coin, ils ont flambé le centre. La grande place brûle.

J'ai pénétré à Cambrai par les casernes qu'ils avaient baptisées casernes Marwitz. Il n'y a personne à l'entrée de cette ville, personne que des cadavres. Tous les mitrailleurs boches chargés d'en interdire le passage sont flanqués par terre, morts, près des mitrailleuses. Il y en a un qui a gardé la baïonnette anglaise dans l'estomac. Et vous avancez. Les rues sont en désordre, mais existent. Comme en arrivant vous avez aperçu les trois clochers et le beffroi, vous pourriez croire que tout est debout. Vous continuez. Place Thiers, vous constatez, puisque vous n'en voyez plus que le socle, qu'ils ont volé la statue des enfants morts pour la patrie, et soudain alors vous sentez l'incendie. C'est l'odeur qui est votre guide. Avancez, avancez, venez voir leur signature.

■ Dans le brasier

La grande place est un brasier déjà essoufflé. Les flammes, comme la dernière nuit, ne s'élèvent plus, c'est que les toits sont consumés et qu'elles en sont au rez-de-chaussée. C'est par la grande rue Saint-Martin que nous nous présentons. L'hôtel de ville, de noble allure, est donc face à nous. Sa carcasse est toute seule à se dresser, autour de ce grand rectangle empli de fumée, de feux bas, de craquements et de ruines chaudes. Vous ne pouvez pas le regarder longtemps, vos yeux piquées par les traînées de l'incendie pleurant et se fermant. Les craquements se multiplient : ce sont toutes les maisons en train de se défaire, plus des bruits plus forts : ce sont les grosses poutres enflammées dégringolant sur les restes. Tout n'est plus que brasier éteint ou en puissance. Nous traversons la place. Qu'a-t-on installé ainsi devant l'hôtel de ville qui porte son énorme enseigne : Kommandantur ? C'est un piano et une chaise placée dans l'attente du joueur. Par la rue de Noyon, nous avons continué. Le grand foyer en avait allumé de petits. Dans les maisons agissaient de nouveaux feux et elles craquaient. Nous arrivions à la cathédrale. Son clocher ne tient plus que par une arête. Elle est crevée de tout côté. Elle est aussi pillée. Ils ont laissé par terre ce qu'ils n'ont pas voulu ; vous marchez sur des châsses,



Le clocher ne tient plus que par une arête. La cathédrale est crevée de tout côté.

des ostensoirs, des ciboires, des chasubles dorées pour les jours de fête et des chasubles noires pour les jours des morts, des encensoirs, des nappes d'autel. Ils ont vidé tous les tiroirs.

Nous sortons. Voilà un prêtre. Nous lui disons :

– Ah ! bonjour, monsieur le curé.

Il nous répond :

– Ah ! messieurs, vous n'auriez pas un peu d'alcool ?

Nous en avons. C'était pour deux de ses paroissiennes, les seules qui avaient échappé aux Boches, et pour lui. Ce prêtre est l'abbé Thuliez de la paroisse de Saint-Druon, faubourg de Cambrai.

■ Un qui a vu !

C'est un brave. Je n'ai rien entendu de plus saisissant que ses déclarations. Il nous a dit :

– Hier, dans la nuit, à minuit exactement, j'ai entendu passer devant ma cave, où j'étais caché, le dernier gros canon allemand. J'étais resté ici parce que je suis de Cambrai et que Monseigneur l'archevêque, quand les Allemands l'ont pris, m'a dit : «Thuliez, je vous confie tous les intérêts.»

Albert Londres, correspondant de guerre dans le Nord

Monseigneur l'archevêque s'appelle Chaullet¹.

– Il n'avait pas peur, continua l'abbé. Il écrivit une lettre à Guillaume pour protester contre tous les méfaits des autorités. Guillaume trouva cette lettre insolente parce que trop longue. Il envoya deux officiers allemands pour le dire à monseigneur. Monseigneur répondit aux deux officiers : « Est-ce que l'empereur se placerait au-dessus de notre plus grand monarque, au-dessus de Louis XIV ? Lorsque Louis XIV erra dans sa conduite, Fénelon, mon prédécesseur n'a pas craint de le lui reprocher et plus longuement encore. »

Le prêtre nous conduisait chez lui où souffraient ses deux paroissiennes. Il nous dit :

– J'ai été pillé par un prêtre allemand, qui m'a enlevé mes vieux bronzes et mon vin de messe. Je lui ai dit : « Je rougis, mon cher confrère, de votre sacerdoce ». C'était un franciscain de Munich, il avait amené 10 gendarmes avec lui pour faire son coup. Il m'a volé également un tableau, prétendant que ce n'était pas un objet religieux.

« Comment, lui ai-je crié, un prêtre catholique ne reconnaît plus l'enfant Jésus sur les genoux de sa mère ? »

Le prêtre continua :

– Le 8 septembre, ils ont commencé à évacuer, puis le 12 ; ils n'avaient pas de voitures, les petits enfants de cinq ans, de l'œuvre d'assistance, sont partis à pied. Ils n'avaient pas de voiture, parce qu'ils n'ont plus rien, ils nourrissent leurs chevaux avec des pommes de terre. Ils en ont assez. Ils sont à bout. »

Nous sommes arrivés chez le prêtre, c'était une cave. Les deux vieilles paroissiennes se plaignaient sous la douleur. Il y avait des milliers de mouches. Frappant sur la table de bois blanc qui était noire :

– Voilà mon autel, dit-il, c'est là que je



Le quartier de la cathédrale après le départ des Allemands.

dis la messe, et, messieurs, termina le prêtre, je n'ai plus d'hostie pour demain ; ce matin, j'ai employé ma dernière. Faites-moi la joie de m'en envoyer. »

Albert LONDRES

1. Il s'agit de Mgr Jean-Arthur Chollet (1862-1952), évêque de Verdun de 1910 à 1913, archevêque de Cambrai depuis 1913.

Le retour du *Journal de Roubaix*

« La Délivrance ! » le mot barre toute la une du *Journal de Roubaix* daté du samedi 19 octobre 1918 qui reparait pour la première fois depuis octobre 1914. Ce titre lâché comme un soupir de soulagement après quatre années d'isolement, d'humiliation, de privations est souvent repris par la plupart des périodiques au fur et à mesure de la libération des villes du Nord et du Pas-de-Calais.

Vidés de leur personnel lors de la mobilisation, beaucoup de titres ne reparaitront jamais, ceux qui ont tenu à être au rendez-vous de la libération le font dans des conditions difficiles. L'occupant a souvent enlevé une partie de leur matériel inutilisé pendant l'occupation. Dans les ateliers dont l'ennemi s'était accaparé pour ses besoins personnels, il a cassé, dispersé, laissant le plus grand désordre. Si le *Journal de Roubaix* reparait dès le départ des Allemands, d'autres, comme *Le Réveil du Nord* ou *La Dépêche* doivent attendre quelques semaines avant de retrouver leurs lecteurs. Dans leurs pages, tous évoquent leurs difficultés.

Le 19 octobre 1918, *Le Journal de Roubaix* paraît, comme en 1914, sur deux pages, mais sur trois colonnes au lieu de six. Le gérant est toujours Messiaen, mais la rédaction est loin d'être au complet. Première surprise pour le lecteur, le prix du journal a doublé, passant de cinq à dix centimes. Avant l'éditorial, la direction s'en explique. Depuis le 1^{er} septembre 1917, un arrêté ministériel exige que les journaux soient vendus à ce prix. Pour diminuer les tirages alors que le papier est de plus en plus rare, mais aussi pour assurer des rentrées financières suffisantes, compte tenu de l'augmentation des matières premières.

Le journal consacre ses colonnes aux dernières exactions des Allemands qui, durant la nuit de mercredi à jeudi, ont fait sauter les ponts, les passerelles et les écluses, mais aussi aux pillages effectués par quelques profiteurs et à l'arrivée des premières patrouilles anglaises à Roubaix le jeudi matin. Le lendemain, Georges Clemenceau, président du Conseil et ministre de la guerre traverse Tourcoing, Roubaix et Lille. Dans les éditions qui suivent, le quotidien revient sur les privations, les restrictions, les vexations, les travaux forcés endurés pendant quatre ans. Il évoque les nouvelles restrictions imposées par les Anglais qui ne diffèrent guère de celles édictées par les Allemands quatre ans plus tôt. Le ravitaillement est également une préoccupation lancinante.

Le 27 octobre, *Le Journal de Roubaix* consacre la plus grande partie de sa première page à « M. Gaston Motte et l'avenir de Roubaix ». Faut-il y voir un signe de reprise encourageant ? La une est illustrée d'une photo. Par contre, la censure n'a pas complètement disparu. En page 2, un avis signale qu'« aucune annonce ne peut paraître dans le *Journal de Roubaix* sans avoir été visée par le commissaire de police du quartier du domicile de l'intéressé ».

Le 29 octobre, le quotidien détaille un peu plus longuement les conditions de sa réparation : « Nos lecteurs ont pu se rendre compte que nous avons fait l'impossible pour surmonter les grandes difficultés d'une mise en route qui apparaissait presque improbable

après le départ des Allemands. *Le Journal de Roubaix* a été heureux de saluer le jour qui lui a permis de reprendre, en toute liberté, sa publication interrompue. Malheureusement il n'a plus à sa disposition que des moyens de fortune et un personnel clairsemé. L'Autorité allemande nous a enlevé, depuis longtemps, notre machine rotative à grand tirage. Et la dernière occupation de notre immeuble, dont nous avons été chassé par une équipe de vingt-quatre soldats de l'A.O.K.4 a mis le comble aux méfaits précédents. En plus du matériel réquisitionné, au départ de ces hôtes indésirables nous avons été, sans lumière et sans force motrice, obligé de composer et de tirer à la main, comme il y a soixante ans. Malgré cela *Le Journal de Roubaix* a consenti à tous les sacrifices pour renseigner les lecteurs vite et bien comme autrefois. Des mesures sont prises pour installer prochainement une autre rotative qui nous permettra de rétablir l'ancien ordre des choses et pour satisfaire le plus largement possible nos fidèles lecteurs. »

Les événements s'accroissent : l'Autriche capitule et demande une paix séparée, l'Allemagne demande les conditions d'un armistice au président des États-Unis, Wilson. À Roubaix, Mme Reboux reprend au Casino-Palace, la conférence qu'elle a donnée à travers la France entière sous l'égide de « l'Effort de la France et de ses alliés ». Le 30 octobre, le général Pétain est à Tourcoing et Roubaix.

Peu à peu, *Le Journal de Roubaix* semble retrouver sa physionomie normale. Le 3 novembre, il paraît sur quatre pages. En quatrième page, il commence un feuilleton *Quatre années de guerre et d'occupation*. Jean Lebas, maire, a donné à son retour dans la ville ses impressions à un journal parisien et le quotidien roubaisien les reproduit. Deux jours plus tard, Louis Robichez, le gendre de Mme Hottiaux-Reboux, signe son premier éditorial « Merci ! ». Il remercie les Roubaisiens pour avoir « tenu », et lui avoir de ce fait donné du courage, à lui qui était « exilé » de l'autre côté de la ligne de front.

Le 7 novembre, *Le Journal de Roubaix* met en vente une brochure de 120 pages, à réclamer aux vendeurs du journal, contenant « les avis, appels, proclamations et sentences des autorités françaises et allemandes pendant l'occupation du mois d'août à la fin septembre 1914 ».

Le 11 novembre, il annonce l'abdication du *Kaiser* et donne un compte rendu de l'inauguration à Roubaix du Foyer du soldat. Le lendemain, l'Armistice a été signé. On peut lire un appel du nouveau chancelier Ebert au peuple allemand.

Comme beaucoup d'autres journaux, *Le Journal de Roubaix* reconstruit son audience à partir du récit des événements de la guerre, des dossiers de la reconstruction et des dommages de guerre. Dès le début de l'année suivante, il a retrouvé ses ambitions. Le dimanche 5 janvier 1919, Mme Reboux lance *Le Dimanche du Journal de Roubaix*, supplément dominical du quotidien, dont la direction sera bientôt confiée à son fils Jean.

B. G. et Ph. W.

Bibliographie

de la presse régionale

Société des Amis de Panckoucke, 31, avenue de la Gare Wambrechies).

Soyez précis : auteur(s), titre de l'ouvrage (ou de l'article), lieu de publication et éditeur, (ou périodique dans lequel vous avez trouvé ces renseignements), date et page(s), illustrations, etc. N'omettez pas de préciser de quel journal, magazine, revue il est parlé dans ce livre ou cet article, si ce renseignement n'apparaît pas clairement dans le titre, et le lieu d'édition du périodique. N'hésitez pas à joindre un commentaire explicatif.

La Société des Amis de Panckoucke

poursuit sa publication d'une bibliographie sur la presse du Nord et du Pas-de-Calais. Bernard Grelle est chargé de cette rubrique. Transmettez-lui les références que vous découvrirez (grellebernard@wanadoo.fr, ou à

GÉNÉRALITÉS SUR LA PRESSE RÉGIONALE

- {Presse agricole}; « Une brève histoire de la presse agricole dans le Nord Pas-de-Calais »; site *Écho* 62, 1^{er} mars 2013
- {Groupe Hersant}; « Hersanguinaire », *Le Clampin libéré*, n° 13, octobre 1975, p. 9-13
- {Groupe La Voix du Nord}; « Nouvelle gouvernance pour le pôle Champagne Ardennes Picardie », *La Voix du Nord*, 15 janvier 2013, p. 33
- {Groupe La Voix du Nord}; « Le groupe La Voix du Nord se cherche un avenir par le maintien du papier et le développement du numérique », *La Voix du Nord*, 16 janvier 2013, p. 6. « Les marchands de papier »; *Le Clampin Libéré*, n° 13 octobre 1975, p. 5
- Visse, Jean-Paul, « La presse est l'école des adultes : La presse catholique dans les diocèses d'Arras et de Lille », p. 205-233, in Guignet Philippe, (dir.), *Transmettre les valeurs morales du XVI^e siècle aux années 1960 en France et en Belgique*, Paris, Riveneuve éditions, 2013, 375 p.

Distribution

- {Crieurs et colporteurs}; Delville, Serge, « Merci aux porteurs de journaux », *Nord Éclair*, 28 janvier 2013, p. 18;
- Martin, Youenn, « Nous voulons un procès équitable! », *Nord Éclair*, 28 janvier 2013, p. 18
- {Crieurs et colporteurs}; Da Silva-Dubuis Angélique, « une tempête de neige qui nous rafraîchit la mémoire »; Voir: « Jacky Bonte porteur de journaux », *Nord Éclair*, 13 mars 2013, p. 2
- {Crieurs et colporteurs}; Delarue Dominique, « Vincent Collussi, un colporteur qui brave tous les temps », *Nord Éclair*, 15 mars 2013, p. 15

École et presse

- Steinling Florence, « Les coulisses de la rédaction : À la place de l'interviewé », *Nord Éclair*, 20 mars 2013, p. 21

Fabrication

- {Imprimerie Vérée}; « l'offset de la colère », *Le Clampin libéré*, n° 26, février 1977, p. 6-7

Lecteurs

- {L'écume du vécu}, *Le Clampin libéré*, n° 13, octobre 1975, p. 8
- {Nord Éclair}; Bureau, Aurélie, « La [nouvelle] maquette est chouette », *Nord Éclair*, 16 janvier 2013, p. 22
- {Hardouin, Jacques}; « Il est des nôtres! », *La Brique*, n° 35, mai 2013, p. 2

- {Nord Éclair}; Leman, Marie-Agnès et Roger, « Fidèles depuis 1962 », *Nord Éclair*, 16 janvier 2013, p. 23
- {Nord Éclair}; « Quelques idées pour *Nord Éclair* », *Nord Éclair*, 19 janvier 2013, p. 24
- {Nord Éclair}; « Plus de place pour les assos! », *Nord Éclair*, 19 janvier 2013, p. 25
- {Nord Éclair}; « Où est la page économie », *Nord Éclair*, 22 janvier 2013, p. 20
- {Nord Éclair}; Cassette, Jean-Bernard, « retour de la page "Bourse" », *Nord Éclair*, 6 février 2013, p. 23

Rédaction

- {Voix du Nord + Nord Éclair}; Mortagne, Stéphane, « L'Union fait la force » (photographie des rédactions des deux journaux fusionnées, secteur de Roubaix), *Nord Éclair*, 16 janvier 2013, p. 48
- {Voix du Nord + Nord Éclair}; Rivière, Jean-Marc, « Une équipe, mais deux journaux? », *Nord Éclair*, 18 janvier, p. 23
- {Nord Éclair}; Marchal, Gilles, « Pourquoi ce silence? », *Nord Éclair*, 28 janvier 2013, p. 19
- {Nord Éclair}; Y. M., « On n'est pas des surhommes », *Nord Éclair*, 11 mars 2013, p. 19
- {Nord Éclair}; Martin, Youenn, « La une, un gros raté? », *Nord Éclair*, 15 mars 2013, p. 21
- {Nord Éclair}; Faidherbe Justine, « Buzz : la *Carambar jurisprudence* », *Nord Éclair*, 27 mars 2013, p. 24 (la différence entre journaliste/communicant)

HOMMES ET FEMMES DE PRESSE

Femmes et hommes de presse par ordre alphabétique

- {Devos, Noël}; Caillier, Benoît, « Noël Devos s'est éteint : depuis 55 ans il œuvrait à la tête de *L'Indépendant du Pas-de-Calais* », *L'Indépendant du Pas-de-Calais*, 8 février 2013, p. 2
- {Fillebeen, Daniel}; « l'offset de la colère », *Le Clampin libéré*, n° 26, février 1977, p. 6-7
- {Fillebeen, Daniel}; Istras, Jacqueline, Trouvilliez Robert, « Daniel Fillebeen, un grand ami de notre fédération, nous a quittés », *Nord nature environnement*, n° 132, 3^e trim. 2008
- {Fillebeen, Daniel}; Vivien, Émile, « Un grand écologiste, un pur, vient de nous quitter », *Nord nature environnement*, n° 132, 3^e trim. 2008
- {Hardouin, Jacques}; « Il est des nôtres! », *La Brique*, n° 35, mai 2013, p. 2
- {Lhotte, Gustave}; Vanhove Jean-Pascal, « Gustave Lhotte, le journaliste lillois devenu sous-préfet d'Hazebrouck », *Bulletin du Comité flamand de France*, n° 97, février 2013, p. 14-17

Bibliographie de la presse régionale

- {Nitkovski, Octave}; Castel, Simon, « Je suis un enfant du bassin minier », *Nord Éclair*, 7 janvier 2013, p. 4
- {Verept, René}; « l'offset de la colère », *Le Clampin libéré*, n° 26, février 1977, p. 6-7

JOURNAUX PAR TITRES Des origines à 1914

- {Le Journal de l'agriculture du département du Nord}; [*Le Journal de l'agriculture du département du Nord*], mémoire de la Société d'émulation de Cambrai, 1820, p. 55-56

La presse sous l'Occupation, de 1939 à 1944

- {L'Indépendance}; Grelle Bernard, « L'Indépendance, journal clandestin du Pas-de-Calais », *L'Abeille* n° 21, septembre 2011, pp. 11-13
- {La Vie du Nord}; Visse, Jean-Paul, « Sous l'occupation, *La Vie du Nord* », *L'Abeille*, n° 21, septembre 2012, p. 11

1945 et après

- {Le Capro}; Dieudonné, Martine, « Wasquehal: Un journal pour et par les habitants, [*Le Capro*] », *Nord Éclair*, 8 mars 2013, p. 18
- {Le Ch'ti}; « Croix. *Le Ch'ti* vedette du marché du centre », *Nord Éclair*, 27 mars 2013, p. 15
- {Le Ch'ti}; Rivière, Jean-Marc, « Cinquante nuances... : calembour ou pataquès ? », *Nord Éclair*, 2 avril 2013, p. 18
- {La Croix dimanche du Nord}; « Catho-hebdo », *Le Clampin libéré*, n° 15, décembre 1975
- {L'Épeulois}; De Brito, Francis, « L'Épeulois et l'Épeuline voient le jour », *Nord Éclair*, 4 janvier 2013, p. 12
- {Gens et Pierres de Roubaix}; Lémery Brigitte, « La revue sur le podium des meilleurs magazines nationaux », *Nord Éclair*, 27 mars 2013, p. 11
- {Nord Éclair}; « En vedette: *Nord Éclair* », *Le Clampin libéré*, n° 13, octobre 1975, p. 7
- {Nord Éclair}; « *Nord Éclair* présente sa nouvelle formule jeudi soir au musée », *Nord Éclair*, 8 janvier 2013, p. 12
- {Nord Éclair}; Lore, Jean-René, « Éditorial. Une nouvelle page s'ouvre pour *Nord Éclair* », *Nord Éclair*, 15 janvier, p. 4
- {Nord Éclair}; « Nouvelle formule: découvrez votre nouveau quotidien », *Nord Éclair*, 15 janvier, p. 5
- {Nord Éclair}; Rivière, Jean-Marc, « *Nord Éclair*, nouvelle ère: un journal qui parle de vous et de vos préoccupations, c'est le pari que nous prenons », *Nord Éclair*, 16 janvier 2013, p. 22 (Jean-Marc Rivière est rédacteur en chef adjoint)
- {Nord Éclair}; Rivière, Jean-Marc, « Nouvelle formule et dégâts collatéraux », *Nord Éclair*, 22 janvier 2013, p. 21
- {Nord Éclair}; Rivière, Jean-Marc, « L' "Aubade trip" de *Nord Éclair* », *Nord Éclair* 14 février 2013, p. 21
- {Nord Éclair}; Manuel Z, « Journalisme en fusion », *La Brique*, n° 34, mars 2013, p. 3 (fusion des rédactions NE et VdN)
- {La Voix du Nord}; « *La Voix du Nord*: enfin la vérité! Comment un journal de combat est devenu un journal de fic », *Le Clampin libéré*, n° 5, décembre 1974, p. 18-24
- {La Voix du Nord}; « La Voix du plus fort: grand quotidien d'information », *Le Clampin libéré*, n° 13, octobre 1975
- {La Voix du Nord}; « Les temps forts de l'année 2012 par édition demain dans votre journal », *La Voix du Nord*, 13 janvier 2013, p. 5
- {La Voix du Nord}; « Médias Nord Pas-de-Calais: *La Voix* à l'offensive; Le groupe se tourne vers l'avenir. Et cela passe par le maintien du papier... », *Nord Éclair*, 18 janvier 2013, p. 24
- {La Voix du Nord}; Manuel Z, « Journalisme en fusion », *La Brique*, n° 34, mars 2013, p. 3 (fusion des rédactions NE et VdN)

RADIO

Radios, par ordre alphabétique

- {Radios libres}; Maitrot, Éric, « Il y a trente ans, les radios libres... Esprit, es-tu encore là ? », *Nord,way*, n° 6, mai 2010, p. 22-23
- {Contact FM}; Noé, Sébastien, « Contact FM met les DJ's à l'honneur toute la nuit », *Nord Éclair*, 7 mars 2013, p. 2-3
- {France Bleu Nord}; *France Bleu Nord, votre radio en Nord Pas-de-Calais: supplément publicitaire au journal du 23 février 2012*, *Nord Éclair*, 4 p.
- {France Bleu Nord}, F.D., « De l'humour, des petits plats et la vie en bleu! », *Nord Éclair*, 24 décembre 2012, p. 6
- {Fréquence Nord}; Maitrot, Éric, « De Fréquence Nord à France bleu », *Nord,way*, n° 6, mai 2010, p. 24-25.
- {Pastel F.M.}; Tir, Slimane, « Texte du rapport moral voté lors de l'assemblée générale de "R.B.C. Bas-Canal" le 26 octobre 1996 à Roubaix ». Wallart, Pascal, « Brouillage sur les ondes de Pastel F.M. », Roubaix, association RBC, 1996, 71 f., (Lisible à la Médiathèque de Roubaix, cote Res. 4/775)
- {Pastel FM}; Tonnerre, Delphine, « Pastel FM depuis 30 ans a pignon sur antenne », *Nord Éclair*, 2 décembre 2010, p. 14
- {Pastel FM}; « Roubaix. Pastel FM va bientôt retrouver sa place sur les ondes radio », *Nord Éclair* (éd. Rbx), 8 avril 2011, p.86
- {Radio Campus}, Maitrot, Éric, « Radio Campus, doyenne des radios libres françaises: Mamie fait de la résistance », *Nord,way*, n° 6, mai 2010, p. 25-26
- {Radio Lille}; « Menace sur Radio Lille: les émissions régionales de Radio Lille seront supprimées à partir du 15 avril. Est-ce un poisson d'avril? », *Nord France*, n° 14, 13 avril 1945. (Reportage de 23 photos)
- {Radio Paco Lambersart}; « Radio Paco Lambersart déménage, mais reste dans le quartier », *La Voix du Nord* (éd. Marcq-en-Barœul), 8 avril 2010, p. 2
- {Radio Scarpe-Sensée [Vitry-en-Artois]}; Defrance, Christian, « Radio Scarpe-Sensée, citoyenne, militante et chantante », *L'Écho du Pas-de-Calais*, n° 103, septembre 2009
- {RPL} (ex-Radio Paco Lambersart); Ellender, Isabelle, « RPL fête ses trente ans: la force de l'âge, en attendant la pleine fréquence? », *La Voix du Nord* (éd. Lambersart-Lomme), lundi 16 novembre 2010, p. 20

PRESSE, RADIO, TÉLÉVISION SUR L'INTERNET

- {Blog}; Lépinay, Frédéric, « Médias du Nord, la vie des médias d'ici », *L'Abeille*, n° 18, septembre 2011, p. 19
- {Blog}; Castel, Simon, « [Octave Nitkovski]: Je suis un enfant du bassin minier », *Nord Éclair*, 7 janvier 2013, p. 4
- {Télévision: Lille III}; Lahoche, Nicolas, « La web TV de Lille III, une vitrine pour la fac », *Nord Éclair*, 4 janvier 2013, p. 18
- {Contact FM}; Barret, Bérangère et Maillard, Ludovic (photos), « Plongée dans l'univers vibrant des studios de *Contact FM* », *La Voix du Nord* (métropole), 23 février 2013, p. 8
- {Contact FM}; Noé, Sébastien, « Contact FM met les DJ' à l'honneur toute la nuit », *Nord Éclair*, 27 mars 2013, p. 2-3
- {Radio Campus}; Grevet, Jean-Pascal, « Le Goulag des ondes », *Le Clampin libéré*, n° 28, mai 1977, p. 16-17

La vie des médias dans la région

■ Nord-Pas-de-Calais, créateurs d'horizons

Au hasard d'un voyage en Eurostar, j'ai trouvé le second numéro d'une nouvelle publication lancée par le Comité régional de tourisme Nord-Pas-de-Calais, *Nord-Pas de Calais Créateurs d'horizons*. Le premier numéro de ce périodique, un semestriel, est daté du printemps-été 2013. En couverture une belle photo de plage (les très belles photos sont une constante du magazine ; il faut dire qu'une cinquantaine au moins de photographes ont été sollicités). L'édito essaie d'expliquer le titre : il paraît que « Longtemps les hommes du Nord ont regardé à la verticale, sous leurs pieds où dormait le charbon qu'ils devaient réveiller pour vivre et survivre... ». Mais heureusement, maintenant « les habitants du Nord-Pas-de-Calais se projettent vers des horizons qu'ils découvrent créent et embellissent... ».



Passons !

L'éditorial du deuxième numéro est signé Andreï Kourkov, romancier ukrainien de langue russe. Il nous fait vivre sa découverte et son admiration pour notre région. Les sommaires comportent plusieurs rubriques presque toutes tournées vers « l'horizon » : « Grands horizons » (articles sur les plages, sur le musée de Cassel et des jardins, le Louvre-Lens...), « L'horizon

de... » (la parole est donnée successivement à Alexandre Gauthier, un cuisinier, et à Jean-Claude Casadesus) et « L'horizon culturel » (Le Louvre-Lens, Dunkerque et les voyages, ou le musée du verre de Sars-Poteries). Il faut y ajouter une dernière rubrique « Mouvements » (le poisson de la région ou les recherches sur les textiles du futur) plus bien sûr un agenda, et des informations pratiques. Au total, des articles assez courts, qui donnent envie d'en savoir plus dans une revue de très bonne apparence très bien illustrée.

L'ours nous apprend que la direction de la revue est assurée par Christian Berger, et la direction artistique par Magic Garden Agency. Agathe Chedeville, François Annycke et Claire Decraene ont signé des articles, et les employés du Comité régional de tourisme ont participé à son élaboration. Tiré à 40 000 exemplaires (mais nous ne savons pas comment ils sont diffusés) par Nord'Imprim – une imprimerie écologique utilisant des encres à base végétale – sur un beau papier (Satimat green 60 % recyclé), la revue est doublée d'un site et d'un clip publicitaire sur You tube, qui propose 66 liens de petits films sur la région. Enfin il faut savoir qu'on peut s'abonner gratuitement à la version papier de la revue, et qu'elle est lisible sur l'Internet (<http://issuu.com/createursdhorizons>).

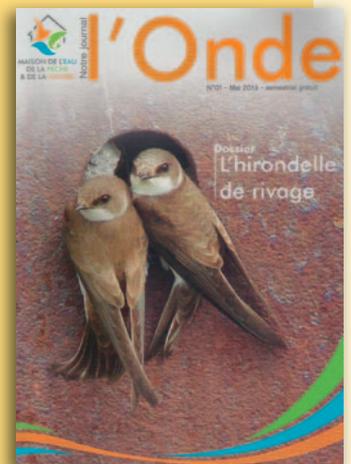
B.-M. FARGNIERS

■ Et L'Onde noya La Gazette du Pêcheur

L'Onde, notre journal vient de remplacer *La Gazette du pêcheur*.

La Gazette du pêcheur était un trimestriel édité par le Syndicat des pêcheurs de Roubaix-Tourcoing et leurs cantons, sous la direction de Jean-Jacques Fertelle. Ce périodique était distribué gratuitement aux adhérents du syndicat. En 2009, juste après avoir fêté son centenaire, le Syndicat change d'appellation pour intégrer une dimension « protection de la nature », et devient l'A.A.P.P.M.A. (Association agréée pour la pêche et la protection du milieu aquatique), sans renier son passé.

La Gazette du pêcheur devient, elle, semestrielle à partir du numéro 12 (septembre 2010). Le directeur est toujours M. Fertelle, par ailleurs président de l'association, la rédaction en chef est confiée à M. Matthieu Vincent, qui est aussi le photographe attitré (et talentueux) de la revue. Cette dernière hérite également d'une nouvelle maquette. Dans ses 24 pages A4, toutes en quadrichromie, on trouve le mot du président, indispensable dans toute association. Puis une



page est consacrée à une rencontre avec une personne touchant de près à la pêche ou au milieu aquatique, doublée d'une autre page donnant la parole à une personnalité ; une page donne des nouvelles du canal de Roubaix-Tourcoing ; deux pages sont consacrées aux enfants ; deux pages évoquent en photos les activités de l'association ; une dizaine de pages sont dédiées à des renseignements divers, avec les inévitables photos des plus belles prises, brochets ou sandres – et bien sûr celles des heureux pêcheurs qui les ont sortis de l'eau ! Mais la partie la plus intéressante pour tout lecteur qui ne s'intéresserait pas à la pêche est sans contexte le dossier, six pages richement illustrées : dans le numéro 12, « La gestion du milieu [aquatique] » ; dans le suivant une étude sur « Les espèces invasives », tant animales que végétales ; celle du numéro 14 est consacrée aux « Pêcheurs à plumes », hérons, cormorans ou grèbes, et celles du numéro 15 aux libellules, tous ces dossiers illustrés de magnifiques photographies. Le dossier du numéro 16 consacré à la Maison de la pêche de la nature et de l'environnement (nouveau nom du local de l'association) prépare en fait le changement de titre de la revue. Cette « maison », enclavée dans un environnement urbain très dense, veut redonner à tous la possibilité de redécouvrir la nature. Elle s'adresse à « un public vivant principalement dans des zones urbaines sensibles. Elle lutte à sa manière contre l'exclusion et participe au tissage de la cohésion sociale ». Elle s'est donnée trois grands secteurs d'acti-

La vie des médias dans la région

tivité : une cellule «eau et milieu aquatique» qui mène des études sur la faune, la flore et l'environnement du canal de Roubaix et de la Marque; un pôle animation pour transmettre ce savoir à tous, et, bien sûr un pôle pêche. À nouvelles activités, nouveau journal : *L'Onde* a donc remplacé le dix-septième numéro de *La Gazette du pêcheur*. Simple changement de titre; les acteurs sont les mêmes, la maquette également. Le premier numéro a fort heureusement gardé le «dossier», consacré aux hirondelles des berges et toujours illustré de magnifiques photos. On attend le deuxième.

L'Onde est imprimé à 5 000 exemplaires, sur papier recyclé, par «Impression directe» à Roubaix. On n'y trouve pratiquement pas de publicité, les frais étant couverts par les pêcheurs et des subventions de diverses origines. On pourra lire les derniers numéros de *La Gazette*, et le premier numéro de *L'Onde* sur le site de la Maison de l'Eau, de la Pêche et de la Nature (www.ecole-de-peche.com)

B.-M. FARGNIERS



■ Plus de flou pour la photo

Enfin le voile est levé. C'est Marc Dubois, lui-même, qui l'a fait. «Cette photo, dit-il, a été prise à la sortie du Palais de Justice, au milieu des années 80, à l'issue d'une délégation auprès du Procureur de la République, conduite par Pierre Canquelain. Il s'agissait d'une intersyndicale venue dénoncer des pratiques policières empêchant les journalistes de faire leur travail.» Il évoque notamment un confrère, Pascal Renard, emmené au commissariat central alors qu'il couvrait une manifestation contre l'apartheid au consulat d'Afrique du Sud, rue Nationale.

Sur cette photo, parue dans nos numéros 24 et 25, figurent ainsi, au premier plan, de gauche à droite: Marie-Noëlle Chade (*France 3*), Jean-Michel Destang (JRI), Marc Dubois (*Liberté*), Bernard Lecomte (*FR 3*), Pierre Le Masson (*VDN*), Brigitte Malou (*Nord Matin* puis *Nord Éclair*), Pierre Canquelain (*VDN*, qui présidait l'intersyndicale), Philippe Laidebeur (*VDN*), X.

Derrière, de gauche à droite, Michel Berry (*VDN*), Guy-Pierre Éloire (*Nord Éclair*), Marc Drouet (*FR3*) Jean-René Lorre (*Nord Éclair*, masqué par Bernard Lecomte)?,... Plus à droite Gérard Lemahieu (*Nord Éclair*), Gérard Lempereur (*VDN*), Michel Borel (*AFP* puis *Nord Éclair* puis mairie Wattlelos). Derrière lui Pascal Percq (*Nord Éclair*).

Derrière Michel Berry, André Thomas (JRI FR3). En haut, à l'extrême-droite, Alain Goguy (*VDN*).

■ Deux nouveaux mensuels gratuits

Sur le net ou sur papier. La Société Sepavat, installée à Arras, a lancé au début de cette année deux mensuels gratuits, dirigés par Pascal Friang, ancien rédacteur en chef d'*Horizon magazine*.

Le premier, *Arras Métropole News* est un «city magazine d'infos» de 36 pages format A4, tout en quadri et tiré à 20 000 exemplaires. Diffusé gratuitement dans tous les lieux publics de la métropole arrageoise, il peut être envoyé à domicile par abonnement au prix de 20 € les 11 numéros. Il est également consultable par internet sur le site <http://www.arrasmetropole.fr/>

Ce magazine propose des informations de proximité, des reportages sur le commerce local et des associations, un agenda culturel.

Le second *Agriambitions* est un mensuel agricole de 36 pages également. Tout en quadri, il est tiré à 17 000 exemplaires. Ce mensuel est couplé à un site internet <http://www.agriambitions.fr/> qui donne des informations agricoles en continu pour un abonnement de 5 € par mois.

■ Partenariat ESJ - Club de presse

Depuis le 31 mars, le Club de la presse est installé dans les locaux de l'École supérieure de Journalisme de Lille, 50, rue Gauthier de Chatillon. Cette installation n'est que le premier acte concret d'un partenariat signé le 14 mars entre les deux structures. Elles ont en effet décidé de mener un certain nombre d'actions en commun: conférences-débats, bourse des talents du journalisme dans le Nord-Pas-de-Calais,...

Selon le communiqué publié après la signature de ce partenariat, l'ESJ et le Club de la presse souhaitent développer des projets visant à «étoffer les services apportés aux étudiants et aux professionnels du Nord-Pas-de-Calais, soutenir l'émergence de nouvelles pratiques professionnelles du métier et sensibiliser les futurs citoyens aux enjeux de l'information».

■ Pour rire ou... à méditer

La presse écrite étant un sacerdoce, il faut bien pourvoir aux frais du culte.

Émile AUGIER

La liberté de la presse, c'est le droit de dire ce que ne pense pas le propriétaire du journal à condition que ça ne gêne pas les annonceurs.

Hannen SWAFER

l'abeille Revue éditée par la Société des Amis de Panckoucke, 31, avenue de la Gare 59118 Wambrechies ■ ISSN: 1959-0245 ■ Directeur de la publication: Jean-Paul Visse ■ Ont participé à ce numéro: Roland Allender, Bernard Grelle, B.M. Fargniers, Émile Henry, Thierry Lengrand, Jean-Paul Visse, Philippe Waret ■ Maquette: Triangle Bleu ■ Abonnements (3 numéros par an): 15 € ■ Vente sur demande à la Société des Amis de Panckoucke ■ Avertissement: les textes sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs ■ L'ensemble doit être adressé à l'adresse électronique suivante: labeille5962@orange.fr ■ Les photos qui accompagnent les textes doivent être libres de droit ■ Blog: www.panckoucke.org